

Le Bois des Cendres

Guillaume Chauchat-Rozier

Le Bois des Cendres

ISBN : 979-10-359-4778-1
Dépôt légal : Juin 2021
© 2021 Guillaume Chauchat-Rozier
Publié par Bookellis
Achevé d'imprimer en France

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*A Maxime, Oscar, Achille et Zoé,
Quatre cœurs qui battent pour un seul Ours.*

Ceux qui combattent.

Ceux qui prient.

Ceux qui travaillent.

Les autres...

Presque douze siècles après la naissance du Christ et de son message d'espoir, trouver sa place dans le royaume de France, pourtant de plus en plus peuplé et prospère, demeurait difficile. La vie humaine n'avait de valeur que tant qu'elle était âprement défendue. Sous la protection de seigneurs, chefs de guerre qui avaient su s'imposer par la force, la ruse ou la naissance, on tentait avant tout de survivre. On troquait fidélité, parfois liberté, contre sécurité. Une sécurité toute relative. Le système féodal avait su limiter les guerres et les pillages. Pas les arrêter. Et ce fragile équilibre ne reposait que sur la force, l'organisation et le désir d'accomplir leur devoir des chevaliers et de leurs hommes de guerre. Ces *miles* étaient légitimés, souvent influencés, par l'Église, entretenus par les éleveurs, les laboureurs, les artisans, les commerçants, la masse de ceux qui travaillaient et s'offraient ainsi, tant bien que mal, un peu de sécurité, temporelle et spirituelle.

Décider de s'installer seul, c'était se condamner sans doute à se faire agresser un jour ou l'autre. Les terres étaient vastes et les soldats qui devaient les protéger ne pouvaient se tenir partout. Seuls les villes et villages offraient un relatif abri. Mais il fallait y trouver du travail, ce qui n'était pas chose aisée si on tenait à conserver sa liberté. Certains paysans, affamés, ruinés, refusant la misère, prenaient le peu de biens qui leur restaient et entamaient avec leurs enfants une longue marche vers des ciels qu'ils espéraient plus cléments. Plusieurs années plus tôt, des hordes de pauvres gens avaient ainsi cru trouver un refuge en terre sainte. En vain. Ils étaient morts par milliers ou avaient fini en esclavage. Quoique la ville ait été conquise depuis presque trente ans, l'espoir ne résidait plus en Jérusalem, sauf à avoir choisi le métier des armes ou confié sa vie à Dieu. Lorsque les brigands ou les guerres entre seigneurs laissaient des terres pillées, ruinées, où la vie n'était plus possible, on devait quitter son pays sans savoir où se rendre, avec, dans le cœur, à peine plus d'espoir que de terreur.

Parfois des familles se regroupaient, formaient des convois qu'elles croyaient plus sûrs. Mais des hommes sans foi ni loi, d'anciens soldats ou même des seigneurs en mal d'argent ou de distraction, avaient eux aussi constitué des bandes et écumaient les routes isolées à la poursuite de proies. Des miséreux se ruaient sur plus pauvres qu'eux pour leur voler le peu qu'ils avaient. Face à la fureur de ces hommes, à leur force, leur férocité et leurs armes, le courage des voyageurs n'était bien souvent qu'un trop maigre rempart. Et la vie meilleure qu'on était venu chercher dans des contrées inconnues se terminait alors dans un affrontement inévitabile. Les cheveux dans la boue des chemins, le regard perdu

dans les nuages, on mourait pour avoir voulu croire à une terre plus juste. Ou simplement manger à sa faim.

En cette époque troublée, où même celui qui n'avait rien risquait de se le faire prendre, les anges gardiens, plus que jamais, n'avaient pas le visage qu'on leur prête aujourd'hui...

De Profundis

- I -

Dans un bruit de plumes froissées, un gros corbeau vint se poser sur la branche d'un châtaigner, qui ploya sous son poids. L'animal se laissa tomber lourdement sur le sol de la clairière et sautilla, prudent. D'abord éloigné. Puis plus près. Puis tout près. De son bec, il piqua la main de la femme, sans réaction. Il tourna la tête à droite, à gauche, piqua de nouveau, croassa et s'enhardit. Il se jucha d'un bond sur la grosse robe de laine qui couvrait sa poitrine, s'y promena un court instant, fixa le visage paisible de son regard noir et curieux, s'approcha encore un peu, croassa encore et, d'un coup sec, lui transperça l'œil.

Voletant et criant, agitant les branches d'un balancement macabre, une douzaine de corbeaux moins téméraires s'invitaient au festin à leur tour.

Dans cette clairière, un groupe de voyageurs s'était fait surprendre par une troupe de guerriers. Combien d'hommes, de femmes et d'enfants composaient ce convoi d'infortune ? Combien de bandits l'avaient attaqué, profitant d'un chemin en pleine forêt, trop éloigné d'une ville ou du château d'un seigneur pour être protégé ? Nul n'aurait pu le dire car une poignée d'heures à peine après le début de l'assaut, il ne restait sur place que quelques vieux chariots calcinés dont deux fumaient encore, des monceaux d'objets sans valeurs qui jonchaient le sol et une quinzaine de cadavres d'hommes, de femmes ou d'enfants en guenilles. Des cendres flottaient dans l'air alentour et recouvraient la végétation d'un gris plus terne encore. Malgré la présence des corbeaux, une atmosphère calme régnait dans cet endroit, encadré de grands chênes, de châtaigniers et de hêtres dénudés. Il avait plu toute la journée de grosses gouttes glacées et le soleil du soir réchauffait la clairière de ses tristes rayons. Les branches des arbres, encore humides, un peu moins denses en ce lieu, scintillaient de lueurs pâles et brillantes sous l'effet de sa lumière. Allongés à terre, hommes et femmes semblaient se reposer paisiblement, loin de la fureur qui avait agité ce lieu un peu plus tôt. Par endroits, durci par le froid, étouffé d'un mélange de feuilles noires et pourrissantes, le sol refusait de boire le sang des victimes. De grandes flaques s'étaient formées autour de certains cadavres, comme si la vie encore s'accrochait aux défunts et les réchauffait un peu avant de s'enfuir.

A l'autre bout de ce chemin, la massive silhouette d'un moine faisait route vers le lieu du drame. Revêtu d'un scapulaire¹ sombre orné d'une simple ceinture en cordelette d'un blanc sale, le religieux portait sur son dos un fagot volumineux qu'il ramenait au monastère. Cette silhouette massive était rendue presque inquiétante par la cuculle pointue qui lui masquait entièrement le visage, ne

¹ Un scapulaire est un vêtement porté dans certains ordres religieux couvrant les épaules, le dos et la poitrine, avec, parfois, pour les hommes, un capuchon d'étoffe couvrant la tête et le corps : la cuculle.

laissant dépasser que l'extrémité d'une épaisse barbe hirsute. Il marqua un temps d'arrêt face à la scène, puis, laissant choir son fardeau, se dirigea vers un corps qu'il avait vu bouger. Plusieurs corbeaux s'égaillèrent en criant. Les plus hardis fondirent sur des cadavres éloignés pour poursuivre leurs agapes.

Ce corps était celui d'un homme, qui gisait au sol. Il ne remuait qu'à peine pour rendre la douleur moins insupportable. La flèche qu'il avait essayé de retirer de son ventre dépassait légèrement de ses vêtements, brisée. Il tenait encore dans sa main gauche le morceau orné de plumes. Il l'avait saisi pour tenter d'arracher la pointe qui lui déchirait les entrailles mais le bois avait cédé. Ses assaillants l'avaient laissé là, plus mort que vif, sans même prendre le temps de l'achever. Tout près de lui reposait sa cognée. Elle non plus n'avait pas attiré l'attention des agresseurs. Pas plus qu'elle n'était parvenue à en blesser un seul. Outil plutôt grossier, ce n'était d'ailleurs pas à proprement parler une arme. L'homme la destinait à couper du bois pour bâtir sa maison quand il aurait atteint le terme de son voyage. Le fait qu'il l'ait brandie pour se défendre au moment de l'assaut lui coûtait maintenant la vie. Les bandits avaient d'abord porté leurs attaques contre les défenseurs de la caravane, les avaient criblés de flèches, roués de coups et n'avaient conservé intact que la marchandise. Aucun risque n'avait été pris. Une attaque des plus efficaces, menée par des guerriers qui savaient ce qu'ils faisaient.

Le moine s'approcha de l'homme blessé à pas mesurés. Sous son capuchon, son regard brillant semblait fouiller la clairière, fixant régulièrement le morceau de flèche que l'homme tenait dans sa main, et qui représentait un danger potentiel. Il l'écarta du bout du pied et s'agenouilla aux côtés du blessé avec précautions. Ce dernier le fixa, hagard, et ses yeux semblèrent s'éclairer un peu quand il reconnut l'accoutrement du religieux. Décrochant de sa ceinture une gourde, le moine l'offrit à l'homme, qui en avala le contenu à grandes gorgées, puis, dans un frisson, s'adressa à son bienfaiteur :

« Merci, mon père... J'ai... si mal. C'est une vilaine blessure, non ? »

L'autre ne répondit pas. Du bout de ses doigts, il écarta légèrement le tissu et observa la plaie pendant un moment. L'odeur qui s'en dégageait était acre et écœurante. L'odeur d'un estomac déchiré, dont le contenu acide s'était déjà répandu dans l'abdomen. Il remplaça le vêtement sans un mot.

« Je vais mourir, n'est-ce pas ? Le relança le blessé.

- Oui, se contenta de répondre le religieux d'une voix rauque.

- Mon Dieu... Et ma femme ? Et ma fille ?! Qu'est-ce qu'elles vont devenir ?

- Elles sont loin, maintenant. » Le religieux redressa la tête et balaya la forêt du regard.

« Non », rétorqua l'homme d'une voix faible. Le moine sembla perturbé par cette nouvelle intervention, comme s'il tenait à écouter attentivement les bruits alentours. Le blessé ne s'en soucia pas et poursuivit péniblement : « Ils ont emmené ma femme. Mais ma fille s'en est sortie. Elle est tout près.

- Tiens. Si la douleur devient trop insupportable... »

Le moine déposa une vieille lame ramassée sur le sol dans la main de l'homme blessé. Puis il se leva et commença à s'éloigner.

« Mon père, ne me laissez pas mourir comme ça ! S'écria le blessé.

- Je ne peux rien pour toi, protesta le moine.

- Je suis chrétien, mon père. Donnez-moi au moins les deniers sacrements !

- Je ne peux pas.

- Mon père... Donnez-moi votre bénédiction ! »

Le religieux ne prit pas la peine de se retourner, insensible aux supplications du blessé.

« Aidez-moi ! Vous devez m'aider ! »

Soudain le moine s'arrêta. Un mouvement furtif sur sa droite venait de retenir son attention. Une petite silhouette avait jailli des buissons et s'était réfugiée sous un chariot à la roue brisée. Il se dirigea vers le véhicule d'un pas calme et se pencha pour dénicher l'intrus. Sa taille proéminente l'obligeait à se courber très bas pour voir ce qui se cachait en dessous et la relative pénombre qui régnait à cet endroit le retarda encore pour repérer l'enfant : prostrée contre un sac de toile qui était supposé la cacher, les yeux écarquillés par la peur, tremblante d'effroi, une toute petite fille pleurait en silence. Elle le fixait, terrifiée.

Tout à coup, un bruit de branches brisées arrêta la recherche du moine. Tous les oiseaux s'enfuirent d'un coup. Le religieux pivota vivement sur lui-même.

Un guerrier lui faisait face.

C'était un homme grand, aux épaules larges et aux bras puissants. Il arborait une barbe blonde tressée en une longue natte et portait, outre ses protections aux avant-bras et aux cuisses, une cotte de maille recouverte d'une sorte de tunique décorée d'un blason. Il tenait dans sa main une longue épée brillante et une courte hache, un arc et un carquois garni de flèches reposaient sur son dos et deux poignards pendaient à sa ceinture ainsi qu'une bourse en cuir bien rebondie. Visiblement, son métier était la guerre et il se sentait en confiance.

« Décidément, nous avons bien fait d'attendre. Je t'avais dit : il y a toujours des fuyards qui reviennent sur les lieux de combat quelques heures après... Un bon moine bien nourri et une fillette presque nubile : c'est notre jour de chance. Alan ! »

Un second homme sortit des taillis à une quinzaine de pas du premier. Il était blond également, à peine moins grand que son compagnon mais tout aussi robuste et était équipé de la même manière à l'exception d'un large bouclier rond, qui remplaçait l'épée, et d'une hache de guerre longue et imposante. Il se campa sur ses deux jambes tandis que le premier s'avavançait. Le piège se refermait.

« C'est Garin qui va être surpris, lui qui ne voulait pas rester dans le coin... »

« Ne touchez pas à ma fille ! »

L'homme blessé avait essayé de se relever mais la douleur le clouait sur place et il gisait là, cherchant son souffle avec peine et gémissant tristement. Les guerriers ne firent pas attention à lui un seul instant. Le plus grand s'approchait du moine avec assurance, un large sourire aux lèvres. Le religieux n'avait pas bronché. Toujours accroupi, il n'avait pas quitté des yeux les nouveaux venus mais n'avait pas davantage montré de signe de nervosité. D'un imperceptible mouvement, il avait déchaussé ses pieds de ses sandales et les avait écartées de la pointe de ses orteils. Même le contact mou de la boue glacée traversant ses chausses ne le fit pas frémir. Il jeta un regard à la cognée. Trop éloignée pour qu'il puisse la saisir. Inadaptée face aux armes en fer des guerriers.

« Allez ! Enlève ton capuchon l'abbé ! Les gars comme toi sont travailleurs. Parfois même instruits... Ils se vendent bien. Lève-toi et fais-moi voir ta trogne ! »

Quelques secondes s'écoulèrent, en silence. Puis, lentement, sans cesser de faire face à ses agresseurs, le moine se redressa. Comme au ralenti, la capuche qui masquait son visage passa au niveau de celui du guerrier blond mais ne s'y arrêta pas et continua de s'élever. On aurait dit que son corps se déroulait à l'infini jusqu'à dépasser de presque une tête son interlocuteur. Le sourire de ce dernier s'effaça d'un coup et il eut un mouvement de recul. Ce moine était immense !

« Ne... ne bouge pas, moine ! Donne-moi tes mains et je ne te ferai pas de mal. Tu... tu vas m'aider à attraper la petite. »

Le ton était moins assuré et les mains de la brute serraient désormais ses armes de façon plus ferme et menaçante. L'autre soldat s'approcha à pas prudents, en position de combat. Nullement impressionné, le moine les toisait sans dire un mot. L'autre leva son épée et se prépara à frapper.

« Obéis-moi, imbécile, ou je te... »

Le coup était parti avec une telle vitesse que le guerrier n'avait pas eu le temps d'esquisser le moindre geste de défense. La main gauche du religieux avait, dans un même geste, écarté le bras armé du soldat, happé sa tête par derrière et l'avait maintenu fermement tandis que la paume de sa main droite avait heurté le menton, saisit la natte qui le prolongeait, l'avait d'abord tirée pour déstabiliser l'adversaire puis, d'une poussée brusque, lui avait tordu la nuque dans un craquement sec. L'espace d'un instant, on avait pu avoir l'impression que l'homme tenait encore debout tout seul. Mais quand les doigts du géant s'écartèrent pour libérer sa tête, tout son corps s'effondra comme une masse dans un bruit sourd de tissu chiffonné.

« Que... Niels ? Niels ?!... Je... Tu vas payer ça, moine ! »

Le second soldat n'avancait plus. Il s'était arc-bouté sur ses jambes, brandissant ses armes devant lui, et, malgré ses paroles de défi, semblait hésiter sur la suite à donner au combat. Il marqua un temps d'arrêt quand le moine se dirigea vers lui. Puis, dans un cri rauque, il se lança à l'assaut du colosse et lui porta un coup violent. La lame de sa hache manqua sa cible et se planta dans la terre. D'un geste vif, le religieux avait esquivé l'attaque et se trouvait juste à côté de son adversaire, hébété. Le temps pour ce dernier de relever la tête, la main du géant était venue s'abattre entre son cou et son épaule. Sous la violence du choc, le corps du soldat vint s'écraser pesamment dans la boue, aux pieds de son adversaire. Il n'eut pas le temps de se retourner que le talon du colosse s'était élevé puis abattu sur sa nuque, ne lui laissant pas une chance. Pendant de longues secondes, le guerrier lutta, poussant sur le sol de ses bras pour tenter de dégager sa tête de la flaque où elle s'enfonçait peu à peu. Le moine l'écrasait de son pied, appuyant sur sa nuque de toute sa masse, sans paraître rencontrer de difficulté particulière mais demeurait concentré sur les mouvements de sa victime. Dans sa lutte éperdue, étourdi par les coups que le colosse lui avait assénés, le soldat ne songea pas à sortir un de ses poignards et il se contenta de tenter de se dégager. Ses jambes poussèrent sur le sol, fléchirent pour mieux se tendre, dérapèrent sans pouvoir extirper son visage de l'étau dans lequel il se trouvait. A la surface de l'eau trouble de la mare, de grosses bulles éclataient. Sinistres. Son bras droit se tendit dans un ultime effort, ses doigts agrippèrent un tapis de mousse trempée, s'y crispèrent, le labourèrent avec désespoir avant de s'y abandonner tout doucement. Les soubresauts de son corps se firent plus désordonnés. Puis plus rares. Puis ils cessèrent.

Le moine marqua un temps d'arrêt. Le pied toujours posé sur la nuque du guerrier, il lança à nouveau un regard circulaire rapide, sans s'intéresser aux deux nouveaux cadavres. Il ramassa l'épée du premier soldat, la leva au niveau de ses yeux, la scruta longuement et la planta dans la terre glacée avec un grognement de rage.

L'homme blessé le vit quitter les lieux d'un pas nerveux et décidé. Cette brute lui faisait peur, encore plus violente que ses propres agresseurs. Mais il ne pouvait laisser s'en aller la seule personne encore capable de s'occuper de son enfant qui se terrait à l'abri du chariot brisé, tremblant de peur. Il rassembla son courage et ses dernières forces pour sa fille.

« Mon père ! Vous ne pouvez pas nous laisser comme ça ! » S'écria-t-il d'une voix brisée par la douleur et l'émotion. « J'en appelle à Dieu. Notre Dieu très saint ! Au nom du ciel, qui que vous soyez, vous devez nous aider ! »

Le religieux n'eut pas un regard pour le père et son enfant. Il continua sa marche. Rien ne semblait pouvoir l'arrêter. Le blessé était à bout de force mais il oublia la douleur pour un dernier effort.

« Si vous vous en allez, vous ne valez pas mieux que les hommes que vous avez tués ! Vous nous condamnez aussi ! »

Le moine stoppa net. Enfin il se retourna vers l'homme qui agonisait. Ses lamentations l'irritaient. Elles devaient cesser.

« Tu es déjà mort ! » gronda-t-il.

Cette fois sa marche était orientée vers le blessé. Il s'avavançait vers lui du même pas décidé que précédemment. Des pas tellement grands qu'il donnait l'impression de courir. Dès qu'il l'eut atteint, il le saisit par les épaules et le secoua sans ménagement.

« Ne vois-tu pas que tu es déjà mort ? ! S'exclama-t-il. La flèche t'a percé l'estomac. Je ne peux rien pour toi ! Rien !

- Je ne demande rien pour moi, gémit le blessé. C'est ma fille qu'il faut aider. Elle est si petite... si fragile... »

Le moine ne prononçait plus un mot. Il tenait son interlocuteur par les épaules et le soulevait comme s'il s'était agi d'un fêtu de paille.

« Promettez moi... de ne pas abandonner ma fille, hoqueta l'homme, épuisé. Promettez-moi de l'aider... de... vous en occuper...

- Je ne peux pas ! » rugit le colosse. A nouveau il secouait le blessé sans prendre conscience de la douleur que ces mouvements occasionnaient. Malgré son état de faiblesse, ce dernier n'interrompait pas sa prière.

« Occupez-vous d'elle, supplia-t-il. Vous avez la force pour le faire. Je vous ai vu. Sans vous elle est perdue, à la merci de ces bandits ou des loups. Vous devez l'aider... »

Le moine marqua un instant de silence. Ses yeux se fermèrent comme s'il luttait intérieurement, puis il s'approcha encore davantage du visage du blessé. Un visage émacié, aux traits creusés par l'épuisement. Une barbe drue, noire et brillante, un peu trop épaisse et des cheveux sombres, collés au front par la sueur, contrastaient avec cette maigreur et soulignait son regard intense, embué de douleur et d'inquiétude.

« Ne lutte pas. »

La formulation du géant était inquiétante. Et tandis qu'il soufflait ces mots dans l'oreille de l'homme, celui-ci put apercevoir sous la cuculle une partie du visage de son interlocuteur. Les yeux du blessé s'écaraquillèrent d'effroi.

« Mais qu'est-ce que... vous êtes... vous êtes... non...vous... »

Avant qu'il ait pu achever sa phrase, le moine avait posé sa main sur son nez et sa bouche, les écrasant pour l'empêcher de respirer. L'homme déjà affaibli se débattit plusieurs longues secondes, cherchant à éloigner cette paume immense et dure, à se dégager de cette implacable pression. Il allait mourir, il le savait. Mais pas tout de suite. Pas comme ça. Pas avant d'être rassuré sur le sort de son enfant. C'est pourquoi il luttait. Il luttait. Non pour se libérer, car le colosse était beaucoup trop fort pour lui, mais pour montrer qu'il voulait vivre. Qu'il devait vivre. C'est alors que son regard croisa celui de la brute. Il y décela l'indifférence

la plus absolue et comprit que tout espoir était vain. C'était le regard de celui qui ne souhaite pas la mort de l'autre mais la provoque et l'attend patiemment, comme on attend ce qui doit arriver. Sans passion ni effort. Simplement. De longues secondes s'écoulèrent avant que le géant ne sente les doigts du blessé glisser le long de son propre bras, son corps faiblir sous son étreinte puis s'abandonner complètement. Le dernier souffle de vie venait de le quitter.

Instinctivement, le moine recouvrit son visage de son capuchon, le replaçant à l'abri des regards. Il se trouvait embarrassé par ce corps inerte mais plus encore par celui, bien vivant, de cette enfant tapie dans l'ombre et qui l'observait. Un témoin gênant d'une situation qui lui avait échappée. Qu'aurait dit l'abbé André de ce triple meurtre ? Rien. L'abbé ne dirait rien. D'ailleurs, il ne saurait rien. Et même s'il l'apprenait, il comprendrait qu'il n'avait pas voulu ça. Pas exactement. D'un geste de la main, il ferma les yeux de l'homme et le reposa sur le sol.

A présent le géant se tenait debout au milieu de la clairière. La tête baissée, il réfléchissait à la situation : arrivé quelques minutes plus tôt, il était entouré d'une quinzaine de cadavres de paysans, auxquels il venait d'ajouter ceux de deux guerriers armés jusqu'aux dents, victimes de leur propre agressivité, et d'un inconnu dont il n'avait fait qu'abrégé les souffrances. Plus préoccupante que ces morts étaient la présence des vivants : celle potentielle d'un troisième guerrier, que ses compagnons avaient appelé Garin, et celle, discrète mais obsédante, de la gamine. Il lui fallait se décider rapidement. Les brigands étaient solidement armés et il redoutait plus particulièrement l'arc que le troisième larron pouvait avoir sur lui. Mais ils n'avaient pas pu perpétrer un tel massacre à trois. Ils faisaient sans doute partie d'un groupe plus important, que le moine ne devait en aucun cas diriger vers son monastère. Restaient les problèmes secondaires de l'enfant et des cadavres qu'il aurait fallu enterrer. L'abbé André n'aurait sans doute pas toléré qu'il parte sans leur donner une sépulture chrétienne. Mais s'occuper de cette tâche, c'était se condamner à affronter un guerrier de plus. Peut-être même plusieurs. Il décida de régler la question de l'enfant et se dirigea vers le chariot. Ses yeux scrutèrent un instant cette cachette. Elle était vide. La fillette s'était enfuie.

Le moine se releva et réfléchit.

Il ne s'était que trop mêlé des affaires d'autrui pour aujourd'hui. Ce drame ne le concernait pas. Il devait s'en aller. Mais il savait que le troisième soldat le poursuivrait pour se venger. Alentour, le calme de la forêt ne trahissait aucune présence. Il décida de faire un détour dans l'idée de l'obliger à sortir de sa cachette ou au moins s'assurer qu'il ne le suivait pas. Il prit juste le temps de se pencher sur le cadavre de ses adversaires et y récupérer un poignard. Une belle arme solide et tranchante, longue de presque un pied et demi, à l'abri dans son fourreau de cuir. Le regard du moine s'attarda quelques instants sur la bourse

gonflée qui pendait à la ceinture de l'un d'eux mais s'en détournait rapidement. Il ramassa son fagot, parcourut les abords de la clairière, puis s'en fut d'un pas vif sans se retourner.

- II -

Le moine ne cilla pas. Il acheva de dépecer le lièvre qu'il avait capturé, avec l'apparente placidité de l'homme qui prépare son repas. Mais son attention s'était portée sur les fourrés, à une dizaine de pas sur le côté. Quelque chose ou quelqu'un avait bougé pour la seconde fois. Un bruit trop sec et net pour n'être qu'un craquement nocturne ou un petit rongeur. Trop discret pour un grand carnassier, loup ou ours. C'était plus vraisemblablement un être humain, plus dangereux encore. Et si c'était le troisième soldat, il venait de trahir sa présence.

L'abbaye n'était qu'à quelques heures de marche au nord-est de la clairière où il avait dû affronter les deux guerriers. Mais pour brouiller les pistes, il était parti vers le sud-est, prenant soin de laisser derrière lui le moins d'indices possible. Ce détour l'obligeait à marcher une journée de plus et passer la nuit dehors, mais il n'en avait cure. L'essentiel était que personne ne le suive et qu'il puisse oublier cette mésaventure. Le sort cependant semblait en avoir décidé autrement. Le moine serrait fermement dans sa main droite le couteau qui lui avait servi à découper son repas et, dans sa main gauche, le poignard et la peau du lapin qu'il avait enroulée autour de son bras et dont il se servirait comme d'un bouclier de fortune si nécessaire. Il fallait à présent localiser avec précision sa cible et l'identifier avant de s'en débarrasser. Il s'attendait toutefois à ce que la recherche, qu'il souhaitait la plus discrète possible, n'aboutisse qu'au bout de plusieurs tentatives.

Sa surprise fut double.

Ses yeux, bien que peu habitués à l'obscurité, distinguèrent immédiatement ce corps tremblant derrière un buisson d'ajoncs. Ce n'était pas celui d'une bête ou d'un guerrier. C'était celui d'une petite fille transie de froid et apeurée. Comment avait-elle pu le suivre jusqu'ici ? Il ne se l'expliquait pas. Car même s'il n'avait pas forcé l'allure, il marchait naturellement d'un bon pas, rendu plus rapide encore par la taille de ses jambes. Pourtant elle était là. Et tandis qu'il accrochait la peau du lapin à une branche haute pour se donner une contenance, il l'observait du coin de l'œil. Elle ne le quittait pas du regard, méfiante et effrayée, mais attirée par cette présence, ce dernier être humain dont la simple existence devait la rassurer, fût-il gigantesque et brutal. Source de craquements sinistres et d'ombres furtives, terrain de chasse des rôdeurs, la forêt environnante constituait une menace plus inconnue encore que cet homme inquiétant.

Cependant l'enfant n'osait pas se montrer et choisissait la dérisoire protection que lui offraient les bois pour tenter de se dissimuler à la vue du géant. Elle restait là, partagée entre un monde inconnu et sauvage, potentiellement dangereux et cette brute, sombre, dangereuse également, peut-être davantage encore, mais apparemment humaine, détentrice à tout le moins d'un feu rassurant et d'un peu de nourriture.

Ce feu, le moine avait hésité à l'allumer compte tenu des circonstances. Il est rarement prudent de générer de la lumière au milieu de la nuit quand on est seul à veiller : c'est mettre en place un signal, une invitation pour les maraudeurs, bêtes ou hommes, à venir vous visiter. Mais les taillis composés ici d'ajoncs et de fougères denses et serrés étaient suffisamment touffus pour masquer les lueurs de ces petites flammes. Et le moine redoutait moins ce genre de visite que le froid de plus en plus mordant de ce mois de janvier. Plus encore, il souhaitait presque que le troisième soldat le repère et s'approche de son campement. Il avait disposé tout autour de ce dernier une grande quantité de bois sec, qui devait lui permettre d'entendre l'approche de tout prédateur. Le reste ne serait plus qu'une question d'attaque et de contre-attaque, de surprise réussie ou non, de science du combat et de stratégie. Ce dispositif ne devait pas être parfait puisque l'enfant était parvenue à passer sans faire de bruit, n'attirant l'attention du guetteur qu'une fois suffisamment proche pour que même un froissement de tissu devienne un indice pour celui qui sait écouter. Il est vrai qu'elle ne devait pas peser bien lourd et que le bruit des pas d'un homme portant armes et armure n'avait pas la même portée. Le religieux décida tout de même d'isoler du mieux qu'il pouvait la lueur des flammes pour en limiter la portée.

Posant son couteau, le moine saisit une petite branche d'arbre dont il avait taillé la pointe et embrocha le lièvre qu'il installa sur le feu. L'animal, d'un gabarit fort honorable, mit du temps à cuire, observé par son cuisinier et l'enfant. Par moments, les flammes un peu plus fortes faisaient luire les yeux de la petite fille dans le noir. Ils brillaient de faim, de fatigue et de peur au milieu de ce visage have, sombre de crasse et d'obscurité. Rien ne venait troubler le calme de la nuit en dehors des crépitements irréguliers du foyer. Un mélange d'odeurs de fumée et de viande grillée envahit peu à peu l'air, couvrant les relents chargés d'humidité de la forêt. Le géant put bientôt décrocher son lièvre et le dévorer. Il prit soin de ne pas terminer l'intégralité de la viande et posa les restes à quelques pieds de lui, en évidence. Puis il s'assit, le dos appuyé à un arbre, serra sa robe de bure autour de lui et recouvrit son visage de son capuchon, comme pour dormir. Tranquille, il guettait les bruits de la nuit, ses oreilles suppléant ses yeux, endormis par l'obscurité.

Il fallut de longues minutes à la fillette pour oser bouger. Et le bruit que firent les feuilles mortes au moment de se mettre à quatre pattes la dissuada d'opérer le moindre mouvement pendant quelques instants encore. Puis elle s'enhardit.

Elle avança d'abord doucement une main. Puis une autre. Son corps suivit cette progression tandis qu'une de ses jambes se mouvait à son tour. Puis l'autre. Membre après membre, pas après pas, elle se rapprochait du morceau de viande avec prudence mais détermination. Le moine ne pouvait qu'admirer la dextérité dont elle faisait preuve car, n'aurait-elle pas été trahie par le premier froissement de feuilles, son approche se serait avérée parfaitement maîtrisée et silencieuse. Elle atteignit finalement les restes de lièvre mais, au lieu de les ingurgiter sur place, elle retourna prudemment vers sa cachette pour les déguster, protégée par l'obscurité. Le moine ferma les yeux et l'écouta manger, attentif au moindre indice d'une présence étrangère aux alentours. Non loin de là, peut-être, un guerrier le cherchait pour le tuer.

- III -

La nuit avait été courte. Le soleil levant, dans un épais lit de nuages, révélait une bien étonnante nouvelle : de la fumée s'élevait à moins de deux lieues de l'endroit où se trouvait le moine, trahissant une présence humaine. Il avait échoué. Il était improbable qu'une autre personne que son poursuivant ait installé son campement, en plein cœur de la forêt et par ce temps hivernal. Impossible qu'il se soit enfoncé si profondément dans les bois sans une raison précise. Pourquoi n'avait-il pas profité de la nuit pour attaquer ? Sans doute redoutait-il un piège ? Ou bien était-il fatigué de sa journée de marche et se sentait-il trop faible pour venir à bout de celui ou ceux qui avaient vaincu ses compagnons ? Peut-être enfin avait-il simplement perdu la trace de ses proies, surpris par une nuit trop sombre et trop prompte à tomber en cette saison ?

Quelle qu'en soit l'explication, il était là, qui poursuivait le moine.

Et il avait eu tort d'allumer un feu.

Le géant jeta un regard à l'endroit où s'était tenue l'enfant pendant la nuit. Son pauvre petit corps restait étendu sous les fougères, recroquevillé, parfois secoué de soubresauts ou de tremblements de froid. Impassible, l'homme s'éloigna de la fillette et prit la direction de la fumée. L'humidité apportée par la nuit le préservait du craquement des feuilles sur le sol spongieux et il lui suffisait d'éviter au mieux les branches mortes pour courir silencieusement dans les bois, à l'abri des regards. Il ne lui fallut qu'un peu plus d'une trentaine de minutes de course pour rejoindre le campement, ralentir pour s'approcher avec discrétion et réaliser l'ampleur de la tâche : le soldat qu'il s'apprêtait à rencontrer n'était pas seul. Un premier guerrier, déjà éveillé et lourdement équipé, se tenait près du feu et discutait avec un deuxième, vêtu de la même tunique que lui mais qui semblait ne pas avoir revêtu sa cotte de mailles. Deux autres personnes, emmitouflées dans d'épaisses couvertures de laine, dormaient encore. Une marmite posée sur le feu

dégageait la fumée blanche qui les avait trahis. Le moine ignorait qui ils étaient et ne pouvait être certain des raisons de leur présence en ces lieux. Ce qu'il savait en revanche, c'est que ces hommes étaient dangereux. Il savait aussi que deux d'entre eux n'offriraient en cette heure aucune résistance et que seul l'un des deux autres avait un arc à portée de mains, appuyé contre un arbre. Le dernier avait négligemment déposé son bouclier et sa lance à quelques pas de lui.

Il ne faut pas beaucoup de temps pour fabriquer un pieu acceptable. Si on observe d'un œil expert, la forêt procure sans peine une branche droite et robuste dont on taille l'extrémité pour la rendre pointue. Quelques coups de couteau supplémentaires et l'on peut lui assurer l'équilibre nécessaire à un maniement raisonnablement maîtrisé. La force et l'adresse de l'utilisateur font le reste. Le moine observa alentour. En l'espace de quelques minutes, il s'était équipé de deux armes nouvelles, suffisamment solides et affûtées pour s'avérer redoutables, et d'une pierre qui présentait les qualités requises pour être jetée avec précision. Assez lourde sans excès, quatre livres, peut-être cinq, elle présentait une prise en main instinctive qui devrait permettre d'atteindre une cible, même petite et mobile, à trente pieds. Un seul lancer serait possible. Un seul lancer suffirait.

Il retourna aux abords du campement. Aucun des deux dormeurs ne s'était réveillé. Un nuage de bruine, fine et fraîche, baignait ce bivouac d'une langueur propice à l'embuscade. La stratégie serait simple. Le combat rapide.

Sans précipitation, le moine s'assura que sa robe ne le gênerait pas, installa minutieusement son couteau et son poignard sur la corde qui lui servait de ceinture, de sorte qu'il ne les perde pas dans sa course et puisse les sortir aisément, cala son projectile dans un pli de ses vêtements et un pieu dans chacune de ses mains. Il choisit de s'approcher d'abord doucement des hommes endormis jusqu'au moment où les bois, dénudés par l'hiver, ne lui assurèrent plus de cachettes assez sûres. Alors il s'élança en direction des quatre guerriers. Presque immédiatement, l'un de ceux qui veillaient hurla pour donner l'alerte. Mais la course rapide du colosse l'avait déjà emmené trop près des dormeurs. D'un bras affirmé, il planta ses pieux dans le corps de l'un puis de l'autre et, saisissant sa pierre, la lança de toute sa force sur le garde à la simple tunique, qui venait d'empoigner son arc. Le projectile heurta sa cible en plein front avec une puissance formidable, la projetant au sol. Le quatrième guerrier avait sorti son épée de son fourreau et s'était mis en garde mais il marqua un temps d'arrêt. En l'espace d'une poignée de secondes, ses trois compagnons, pourtant aguerris, étaient tombés. Il se trouvait seul face à un moine gigantesque qui venait de se saisir d'une hache et d'une lance posées à terre par leurs précédents propriétaires et qui s'approchait à pas lents, le visage caché sous son capuchon noir. Cela tenait du prodige. L'un des compagnons se roulait sur le sol. Il hurlait, tentant en vain

de retirer le morceau de bois planté entre ses côtes. Les deux autres ne bougeaient presque plus. Visiblement, le pieu d'un des dormeurs s'était enfoncé dans la terre et privait celui qu'il transperçait de toute possibilité de mouvement. Le corps, secoué de spasmes, ne parvenait pas à se dégager de ce piège rudimentaire mais efficace. Le troisième restait étendu, inerte.

Le moine s'avavançait à présent, la pointe de ses deux armes baissées vers le sol. Le dernier guerrier se sentait perdu. Perdu bien sûr parce qu'il savait qu'il ne survivrait pas à un adversaire aussi redoutable. Mais perdu surtout parce qu'il ne savait plus que faire. Ils étaient partis à quatre sur la trace de proies qui avaient, certes, abattu deux des leurs, sans la moindre trace de blessure, mais qui avaient pris la fuite immédiatement, abandonnant tout butin. Ces quatre-là se savaient forts et attribuaient la mort de leurs camarades à un traquenard organisé par des paysans. Et ces derniers ne devaient à coup sûr rien connaître du maniement des armes puisqu'ils n'avaient pas emporté celles des cadavres. Ils s'étaient précipités pour traquer ces fuyards et leur faire payer leur audace.

Mais quelques heures plus tard il se retrouvait seul face à un seul homme.

Un moine. Colossal.

Et il allait mourir.

« Qui êtes-vous ? bredouilla-t-il. Qu'est-ce que vous voulez ?!

- Garin ? » Se contenta de questionner le géant.

Le guerrier ne parvenait pas à distinguer les traits de cet adversaire sous son capuchon. Ce détail le troublait. Sa stature le troublait. Le calme et l'assurance dont il faisait preuve en s'approchant le troublaient. Il voyait sa mort s'approcher et la laissait venir à lui. Il avait désigné du doigt l'un des hommes gisant au sol et avait baissé sa garde. Il n'eut même pas un réflexe de protection quand, dans un mouvement bref et d'une précision inouïe, la pointe de la lance vint se loger dans sa gorge. Elle avait trouvé l'angle exact où pénétrer, entre le haubert² en cottes de mailles et la mentonnière du casque. Le soldat s'effondra doucement, sans vie. Sa tête n'avait pas heurté le sol que le moine se dirigeait vers les autres victimes. L'une d'elle le contemplait tandis qu'il approchait. Les doigts crispés sur le pieu qui lui avait perforé la poitrine, le regard vitreux, perdu entre l'effroi et l'incompréhension, la bouche entrouverte, aspirant péniblement de petites goulées d'air. De ses yeux, il suppliait le colosse à la robe de bure de ne pas prendre sa vie. Sa main se leva, tremblante, implorante. De deux coups de hache, le géant l'acheva ainsi que ses autres victimes agonisantes. Puis le calme revint dans la clairière. Il dégagea la marmite du feu et s'employa à en ingurgiter le contenu en observant les environs.

² La cotte de mailles est un assemblage de petits anneaux d'acier, en veste, en camail (sur la tête uniquement), en chemise, cotte ou haubert. Ce dernier se présente le plus souvent sous la forme d'une courte robe en cotte de mailles, pourvue de manches longues.

A nouveau, le moine se trouvait seul au milieu de cadavres. A nouveau, ce calme lui pesait. Il avait de plus en plus de mal à avoir les idées claires après un combat. Il voulait rentrer à l'abbaye. Mais il avait lu dans le regard de son dernier adversaire que personne d'autre ne viendrait venger ses victimes aujourd'hui.

Ce danger écarté, il décida cette fois d'enterrer les morts.

- IV -

Les quatre cadavres furent alignés les uns à côté des autres et le géant commença à creuser à l'aide d'une hache et d'un bouclier. La terre dure et glacée et les outils peu adaptés rendirent la tâche longue et pénible. L'après-midi était déjà bien avancé quand le trou creusé lui parut suffisamment profond. Le moine y déposa les corps sans vie. Il s'agissait d'hommes jeunes, solides, et, à en juger par leurs cicatrices, leur carrure et leur équipement, dont le métier était la guerre. Métier pour lequel ils semblaient particulièrement bien préparés. Cette fois, le géant prit soin de les soulager de leurs bourses. Autant qu'elles servent à l'abbaye plutôt qu'à des cadavres. Six bourses pour quatre hommes, parmi lesquelles il reconnut celle d'un des soldats qu'il avait vaincus la veille.

La première pelletée vint recouvrir le blason en tissu ornant le buste d'un des quatre guerriers. Le moine le contempla un instant : une porte encadrée de deux tours en argent sur un fond bleu. Le seigneur pour qui travaillaient ces soldats devait être quelqu'un de puissant pour équiper ainsi ses sbires. Songeur, le géant poursuivit son labeur, enterrant d'abord ces armoiries avant les visages des défunts. Il lui faudrait sans doute une bonne heure de travail pour terminer sa tâche. Il est plus long d'enterrer un homme que de le tuer.

A dire vrai, peu lui importait de donner une sépulture à ces cadavres. Les feuilles mortes leur auraient constitué un linceul bien suffisant. Mais l'ivresse du combat, l'odeur et le goût du sang l'avaient mis dans un état d'excitation avancé. S'enfermer au monastère dans cet état, c'était prendre le risque de tourner en rond dans sa cellule ou de s'énervé contre un de ses compagnons sous n'importe quel prétexte. L'exercice physique ainsi qu'une nuit paisible sous les étoiles lui feraient le plus grand bien. Et dissimuler les traces de son combat ne pouvait pas le desservir. De toute façon, personne ne s'inquiéterait de son absence. On n'avait que trop l'habitude de le voir disparaître plusieurs jours d'affilée, pour réapparaître sans explication. Plus personne ne perdait son temps à l'interroger et tous l'avaient accepté, même l'abbé.

Comme les derniers rayons de ce pâle soleil hivernal s'évanouissaient au loin, noyés sous un voile de nuages gris, et que le froid se faisait plus piquant, le moine cessa de piocher, rendant à la forêt sa quiétude. Le froid le saisit alors, presque

avec douceur. L'homme réalisa qu'il avait faim et s'approcha du foyer aménagé par les soldats.

Creuser l'avait rasséréiné mais il restait préoccupé. Sa course dans les bois, sa quête d'armes, son bref combat puis la tâche qu'il s'était imposé, toutes ces activités faisaient qu'il n'avait pas eu l'occasion d'y penser. Mais c'était ce regard qu'il sentait de nouveau dans son dos. Une impression étrange que celle de la présence de cette petite fille. Elle avait une fois de plus su avec un vrai talent s'approcher du campement sans qu'il ait pu la détecter. Et elle se tenait à présent derrière lui, à peine dissimulée par les buissons. A quel moment avait-elle réussi à se faufiler jusqu'à lui sans attirer son attention ? Depuis combien de temps l'observait-elle ? Ces questions en amenaient d'autres, plus graves encore : comment pouvait-il se protéger de ses adversaires si la première fillette venue parvenait à tromper sa vigilance par deux fois ? Et comment allait-il se débarrasser de cette enfant, capable de le poursuivre sur presque deux lieues sans autre repère qu'un feu depuis longtemps éteint ? Étrangement, cette présence avait un côté plus inquiétant que celle des quatre guerriers de tout à l'heure. Le moine acheva sa tâche rapidement puis s'appliqua à ranimer le feu et à dissimuler le foyer en l'encadrant par des couvertures tendues.

Accroupie dans les taillis, elle ne bougeait pas. Et cette immobilité rendait sa présence plus obsédante encore.

Il devait s'occuper pour ne plus y penser. Ayant trouvé dans la marmite une épaisse bouillie d'avoine, il la remit à chauffer. Et dans les sacs des guerriers, il avait déniché quelques tranches de viande séchée, un bon morceau de pain un peu sec, de gros bouts de fromage et plusieurs pommes. Des gourdes pleines lui permettraient d'étancher sa soif, dont deux contenant du vin coupé d'eau. Bien sûr, il rapporterait la plupart de ces denrées à l'abbaye, mais pour l'heure, le repas de ce soir serait sans nul doute plus varié et copieux que celui de la veille.

Le moine s'installa à proximité du feu tandis que son souper chauffait. De temps à autres, il mélangeait le contenu de la marmite, dont l'odeur alléchante se répandait dans la clairière. Du coin de l'œil, il observait l'enfant. A moins qu'elle n'ait trouvé de quoi manger dans la journée, elle devait mourir de faim. Deux grands yeux épuisés et brillants éclairaient son petit visage aigu, noirci de crasse.

De fait, elle commençait à gigoter, se balançant d'une jambe sur l'autre. Elle guettait l'instant où ce moine étrange finirait son repas et s'endormirait pour lui laisser sa part. Elle dut patienter un instant car le colosse se redressa d'un coup, une pomme dans la main. Il fit plusieurs fois le tour du brasier, scrutant les environs et l'obscurité parfaite qui l'encerclait. Il s'en voulait un peu de n'avoir pas repéré le feu de ses adversaires la nuit passée. Et sa surveillance de la fillette lui remémorait que ses sens pouvaient l'abuser et ne pas lui révéler la présence d'un rôdeur.

Quand enfin, tranquilisé par le calme de la nuit, le géant se posa sur le sol et se coucha à même les feuilles, l'éclair qui passa dans le regard de l'enfant trahit sa folle impatience de participer au repas. Moins prudente que la veille, peut-être plus en confiance ou, surtout, plus affamée, elle se faufila vers le feu. Là, malgré la faim qui devait lui tenailler le ventre et après s'être assurée que l'homme ne bougeait pas, elle se posa un instant, réchauffée par les flammes et tendit vers la source de chaleur ses petits doigts bleuis. L'instant d'après elle s'était jetée sur la bouillie encore tiède. Cette fois, elle ne pouvait l'emmener à l'abri des regards et se contenta de la dévorer sur place, d'abord avidement, précipitamment puis, au fur et à mesure qu'elle découvrait la variété des mets qui s'offraient à elle, elle retournait son appétit successivement contre la viande séchée et le fromage. Seul le pain n'eut pas l'air de lui plaire. Ces agapes durèrent de longues minutes et semblèrent ne jamais se terminer. Et si, régulièrement, elle jetait des regards méfiants à l'homme qui paraissait endormi, son attention se relâchait petit à petit. Le dormeur quant à lui ne perdait pas une miette de ce curieux spectacle. Comme un petit rongeur protégé par la nuit, la fillette grignotait goulûment plus de nourriture qu'elle n'en pouvait ingurgiter. L'issue semblait inévitable. Quand enfin elle finit par s'attaquer à belles dents à une pomme rouge et sucrée, ses yeux n'étaient plus que deux fentes aux paupières tombantes. Son corps rompu de fatigue réclamait du repos et, avant même qu'elle eut pu s'en rendre compte, elle se coucha au coin du feu et s'endormit d'un sommeil profond.

Le moine ne la quittait pas des yeux.

Les premiers rayons du soleil avaient à peine commencé à percer la brume matinale que le paquetage du géant était prêt. Il emportait, outre les bourses qu'il avait trouvées sur les vaincus et un plein sac de nourriture, quelques bijoux ou ornements de valeur qu'ils portaient sur eux, dont une torque³ en or, quatre couvertures de laine en bon état, et les plus belles des armes qui pourraient se revendre un bon prix. Il était prêt à partir et ses pensées étaient occupées par une question : que dirait l'abbé quand il le verrait revenir avec deux haches, un arc et une cinquantaine de flèches réparties dans trois carquois, quatre dagues longues et effilées, trois poignards de jet bien équilibrés, une belle épée et quatre lances ? Pas un instant en revanche il ne se demanda s'il convenait de laisser de la nourriture à l'enfant. Pourtant par simple réflexe, au moment de prendre le départ, il lui jeta un dernier regard. Il sursauta : la petite fille était assise par terre et l'observait. Tendant vers lui son visage encore bouffi de sommeil, elle ne semblait ni vraiment rassurée, ni particulièrement apeurée. On sentait comme une tension dans ce corps mal réveillé. Comme si elle se tenait prête à se lever pour s'enfuir ou peut-être au contraire... pour le suivre !

³ Collier celte.

Le géant était stupéfait. Il sentait plus de détermination à vivre en elle que dans les yeux de son dernier adversaire. Et ce courage forçait son respect. Il se tourna vers elle et avança d'un pas brusque pour la faire fuir. Le corps de la petite fille tressaillit d'abord puis se rassembla sur lui-même, imperceptiblement. Mais son regard le fixait toujours, sans ciller. Les yeux de l'homme scrutèrent ceux de l'enfant : pas de défi ni de crainte, pas de colère ni de joie. Juste une sorte de curiosité. Une interrogation : où allait partir cet homme ? Dans quelle direction ? A quelle vitesse ? Pourrait-elle le suivre encore longtemps ?

Face à ce fardeau imprévu, deux solutions seulement lui venaient à l'esprit à cet instant : l'emmener avec lui jusqu'au monastère ou la tuer.

Et il n'avait pas envie de la tuer...

Un moine.

L'étranger me voit comme un moine mais je suis un guerrier.

Un guerrier à chaque instant de ma vie. Le pire de tous. Comment expliquer sinon cette sensation, ce plaisir animal que j'ai ressenti de nouveau lorsque j'ai tué ces hommes ? Cette sauvagerie revenue, trop longtemps domestiquée dans cette abbaye où j'ai trouvé refuge. Il y a bien longtemps que je n'avais plus eu cette sensation de supériorité sur mon adversaire, ce sentiment de force, de puissance farouche qui vous envahit et qui vous procure encore plus de bestialité pour continuer à vaincre. Mon seul regret sur le moment a été de ne pas rencontrer davantage de résistance.

J'ai aimé me battre un temps fut. J'ai aimé vaincre. J'ai aimé tuer. J'ai cru un instant que les moines étaient parvenus à m'apaiser. Quand je les ai défendus face aux pillards, ce n'était pas par plaisir, mais par devoir et par haine.

Avant-hier, j'ai tué en partie pour me défendre. Mais hier c'était surtout pour satisfaire ce besoin de violence qui est en moi. Je suis redevenu moi-même. Cet être sauvage et incontrôlable a quelque chose de satisfaisant, de réjouissant même. Mais surtout de terriblement inquiétant. J'espère que le père André saura m'apaiser de nouveau. Je ne veux pas redevenir celui que j'étais.

Un seul élément me donne encore un espoir. Je n'ai pas tué cette gamine.

Un moine. Je veux rester un moine. Pas un guerrier.

Pas un monstre.

- V -

Niché au cœur d'un bois, le monastère de Saint Christophe devait moins sa quiétude à la protection du seigneur local, pieux mais désargenté, qu'à une situation discrète à flanc de colline et une absence d'intérêt stratégique et financier quasi totale. Ni reliques, ni trésor. Toutes les richesses avaient depuis longtemps été pillées par des hordes vikings et jamais remplacées faute de

moyens financiers. Pour le distinguer parmi les arbres, il fallait être informé de sa présence ou ouvrir un œil attentif. C'était pourtant un ensemble de bâtiments assez vaste, élevé de pierres brutes et de grosses poutres solides. Fortifié en grande partie, il avait résisté à l'épreuve du temps. Mais c'était surtout sa réputation de pauvreté et son isolement des villes qui lui avait permis de survivre aux assauts plus dangereux encore des hommes, années après années. Initialement créé sous l'égide de Saint Benoît, le précédent abbé avait été convaincu par la règle de Saint Bernard. Mais l'actuel chef spirituel n'avait pas souhaité sacrifier totalement à la dureté des principes cisterciens et était peu à peu revenu à la règle bénédictine. Dévotion et piété étaient les maîtres mots, mais le travail et la prière se faisaient dans un esprit de camaraderie. Le monastère était devenu indépendant et, bien que propriétaire de quelques arpents de terres, avait presque renoncé à toute aide financière des paysans, à l'exception de plusieurs familles de serfs, de sorte qu'on avait presque pu l'oublier. Les champs que cultivaient les moines étaient éloignés des constructions, ce qui en renforçait encore la discrétion. Une cinquantaine de religieux y vivaient, partageant leurs journées entre la prière, le labeur et l'étude. Une retraite paisible et saine pour des hommes simples et bons.

Lorsque le géant frappa à la porte du monastère, la question lui vint de savoir si en parcourant le chemin en courant il n'aurait pas pu abandonner la fillette qui se tenait désormais quelques pas derrière lui. Bien sûr, cela revenait à la condamner à mourir dans la forêt et il ne le souhaitait pas vraiment. Mais à la réflexion, la vraie raison pour laquelle il ne l'avait pas fait était plus simple : ces efforts auraient été inutiles. Il était intimement persuadé que l'enfant était suffisamment rusée et tenace pour retrouver sa trace. Qu'il n'aurait jamais pu la distancer et qu'elle l'aurait rattrapé tôt ou tard...

La porte qui s'ouvrit le tira de ses rêveries. Un moine de taille moyenne, arborant tonsure et épaisse robe de laine, se tenait devant eux. Quand il reconnut la silhouette du géant, son visage sec se fendit d'un large sourire :

« Frère Ursus ?! Quelle joie de vous revoir. Avez-vous fait bonne route ? Oh, mais comme vous êtes chargé... et accompagné dirait-on ? » Le regard de ce moine affable se posa sur la fillette au visage terreux, aux traits creusés, aux cheveux sales et hirsutes. Il ne fit pas de commentaire et accueillit les deux voyageurs avec aménité : « Entrez, entrez tous les deux. Qui est donc cette petite ? » Aucun de ses interlocuteurs n'esquissant le moindre début de réponse, il enchaîna rapidement : « Vous devez avoir faim ? Et froid aussi, regardez-moi cet enfant. Et ses mains, comme elles sont froides ! Non, par-là ! Par-là ! Accompagnez-moi vite à la cuisine, je vais bien vous trouver un morceau de pain et quelques fruits pour vous rassasier. Mais pas un mot à l'abbé... » Et il partit d'un petit rire enfantin.

Le moine jovial n'avait obtenu de réponse à aucune de ses questions mais ne semblait pas s'en formaliser. Après avoir refermé la lourde porte et bouclé plusieurs verrous, il précéda les visiteurs, trotinant à petits pas rapides, se retournant par moments pour vérifier qu'ils le suivaient bien. La porte d'entrée donnait directement sur un petit cloître, qu'il fallait longer pour dépasser le réfectoire, traverser la cuisine et tomber sur la réserve, une grande pièce froide où s'alignaient sur les étagères du mur de gros fromages, quelques tonneaux énormes, de nombreux récipients et des sacs remplis à craquer. Au plafond pendaient plusieurs jambons et un long chapelet de saucisses sèches, victuailles destinées aux rares hôtes de marque du monastère, ses pensionnaires habituels ayant interdiction de manger de la viande. Le moine jovial installa ses hôtes autour d'une solide table en bois et leur servit deux écuelles de lait et une miche de pain. Un vieux moine à l'allure revêche passa dans l'encadrement de la porte, poussant une brouette pleine de cendres, sans doute destinée aux latrines, et les dévisagea avec une curiosité mêlée de méfiance, puis s'en fut dans un couinement régulier.

« Vous avez raté les laudes et prime⁴, frère Ursus... reprit le moine jovial. Et même tierce ! » Son sourire malicieux s'élargit encore. « Et quelques tâches aussi. Mais je gage que vous saurez rattraper votre retard. »

Il donna deux petites tapes joyeuses mais prudentes sur l'épaule du géant et se pencha vers l'enfant :

« Mais qui voilà donc parmi nous ? Comment t'appelles-tu jeune fille ? » La petite demeura immobile. Elle observait d'un regard curieux mais prudent ce nouvel environnement mais se désintéressait en apparence de son interlocuteur. « Oh, eh bien on dirait que tu es aussi bavarde que ton compagnon ! » Il esclaffa de nouveau de son rire clair et reprit gaiement : « Qu'à cela ne tienne ! D'ailleurs, il paraît que je parle pour deux... Je vais faire un effort pour parler pour trois. Ou bien, non : je pense qu'après ce repas, le père André sera ravi de vous voir, frère Ursus. Alors nous discuterons tous les deux, jeune fille. Si tu le veux bien, naturellement. Je suis le frère Boniface, le frère cellérier de notre monastère. L'économe, en fait. Je t'emmènerai voir le verger et le potager. J'y ai pas mal de travail en ce moment... »

Spontanément, la fillette se tourna vers le géant, comme pour vérifier qu'elle pouvait suivre le frère Boniface. Mais le colosse ne broncha pas et son visage resta caché sous sa large capuche. Le frère cellérier tendit la main vers l'enfant pour l'emmener. Elle la regarda mais ne la saisit pas. Elle restait assise sur le banc, à côté de l'énorme moine.

4 Prières marquant la journée : prime à l'aube, tierce en milieu de matinée, sexte à midi, none au milieu de l'après-midi, vêpres au coucher du soleil, complies après le coucher du soleil, matines à minuit et laudes avant le lever du soleil.

« Viens, fillette. Ne crains rien. Il fait doux ce matin et le soleil est de retour... pour peu de temps, dirait-on... »

Le moine s'était accroupi et tendait ses deux mains vers elle. Elle se glissa sous la table pour y chercher un abri sûr. Et cette table en constituait assurément un car la déplacer impliquait de déplacer avec elle ce très grand moine que l'autre appelait frère Ursus. Boniface se tourna vers ce dernier et l'interrogea du regard, sans succès. Il s'en fut tout seul et poussa la porte du jardin en soupirant. « Comme vous le souhaitez... » ronchonna-t-il. « Si vous avez besoin de moi, vous savez où me trouver... »

Dans cette pièce redevenue silencieuse, rien ne bougea pendant un temps. La vie semblait avoir abandonné les deux êtres parfaitement muets réunis par la table. L'un y était accoudé, l'autre s'y tenait dissimulée. Une à une, les minutes s'égrénaient. La route avait été éprouvante. Cette cachette de fortune, bien que peu confortable, était sombre, chaude et rassurante pour une petite fille et l'enfant sentait ses paupières devenir de plus en plus lourdes. Quand enfin, épuisée, la gamine s'endormit, le géant se leva en douceur et franchit la porte par laquelle ils étaient entrés. A grands pas, il passa par deux des galeries qui longeaient le cloître. A travers les arcades, il vérifia que personne ne méditait dans le jardin, puis s'engagea dans un premier couloir austère, puis un second plus sombre encore. Malgré la pénombre qui régnait en ces lieux, il n'eut pas de difficulté à retrouver son chemin. Il s'arrêta devant une vieille porte et, ayant frappé, l'ouvrit et déranger un moine absorbé par sa lecture. Assis près d'une table de bois sur laquelle n'étaient posés qu'un crucifix et une grosse chandelle, celui-ci examinait un livre aux enluminures chatoyantes, visiblement sorti du scriptorium depuis peu. Le lecteur s'interrompit et se releva prestement. Il était plutôt grand et solidement bâti quoiqu'un peu vieillissant. Sa tonsure rejoignait un front large, naturellement dégarni. Son visage sévère au long menton carré s'illumina d'un sourire quand il reconnut l'immense silhouette mais il réprima cette manifestation de joie. Ses premiers mots se voulurent réprobateurs. Sa voix glaciale.

« Frère Ursus. Que nous vaut votre retard ? Faut-il donc deux jours pour quérir un fagot, fût-il de la taille d'un arbre comme ceux que vous nous apportez régulièrement ?

- Je suis revenu. »

La voix du colosse était basse, un peu rauque. C'était une voix gutturale, un rien effrayante d'ordinaire. Mais elle n'impressionnait pas l'abbé. Lui-même bénéficiait d'une certaine autorité naturelle. Il n'ignorait cependant pas qu'elle n'avait qu'une influence réduite sur son interlocuteur.

« Oui, vous êtes revenu. Je le vois. Mais comment justifier une telle escapade ? Une de plus ! Notre ordre a des règles et vous devez les respecter, au même titre que nos frères. Qu'en dites-vous ?

- J'ai été... retardé, se contenta de répondre le colosse, calmement, sans effronterie.

- Retardé ?! N'essayez pas de me mentir, mon frère. Un mensonge, même par omission, n'a rien d'un péché véniel. »

Le moine géant demeura silencieux. Sa tête baissée et sa capuche profonde maintenaient son visage dans l'obscurité la plus impénétrable.

« Les nouvelles vont vite, reprit l'abbé. Dans un monastère comme partout. Peut-être même plus vite dans un monastère, d'ailleurs... En tout cas, beaucoup plus vite que vous-même ne pouvez-vous déplacer. Gagnons du temps : vous n'êtes pas revenu avec du bois. »

Le géant émit un grognement qui pouvait tout aussi bien être un signe d'acquiescement que de dénégation. Il songea à son fagot, disséminé par ses soins tout autour de son premier campement pour former une barrière sonore en cas d'intrusion.

« Alors avec quoi êtes-vous revenu ?

- Des armes. »

Doucement brûlait la chandelle en cire d'abeilles, fabriquée par les moines à partir de leurs ruches. Un vrai confort, presque un luxe, comparé aux bougies plus communes, dont la graisse qui les composait se consumait en dégageant une fumée noire à l'odeur parfois épouvantable. Sa lumière vacillante éclairait la pièce d'une clarté changeante et chaleureuse. Sa jolie petite flamme jaune semblait fasciner le géant, dont les yeux ne s'en détachaient pas. Le regard de l'abbé se fixa sur elle, comme pour se rapprocher de son interlocuteur, communier avec lui dans cette contemplation.

« Naturellement. Vous partez voici deux jours chercher du bois pour notre veillée de l'épiphanie et vous revenez au monastère avec de quoi équiper une petite armée. On pourrait discuter de la logique de cette quête. Ferons-nous brûler les lances pour alimenter notre foyer ? »

Le géant ne dit rien. L'abbé, d'ailleurs, n'attendait aucune réponse. Il reprit son interrogatoire, tenace, conscient de ce que son interlocuteur était le gardien d'un secret dont il ne livrerait rien facilement.

« Mais ce n'est pas le plus important, n'est-ce pas ? Relança-t-il.

- Non, acquiesça le géant.

- Alors avec quoi êtes-vous revenu d'autre ?

- Un enfant.

- Un enfant ? C'est vrai. Et plus précisément, une enfant. Est-ce se montrer trop exigeant que de vous demander qui elle est et ce que vous comptez faire ici avec une enfant ? »

A nouveau, le grand moine demeura silencieux. Son visage sembla se pencher encore davantage vers le sol. A vrai dire, il n'avait pas songé un instant à ce qui allait se passer après. Il avait juste voulu rentrer au monastère.

« Vous ne savez pas ? Martela l'abbé.

- Je... J'ai pensé que vous pouviez l'aider... l'abriter. »

L'abbé se leva. La réponse semblait logique. Mais elle comportait une faille importante. André se mit à arpenter la petite pièce de long en large, d'un pas nerveux.

« L'abriter ? Ici ?! C'est impossible. »

Le colosse demeurait obstinément muet.

« Impossible ! Que ferait-elle d'ailleurs, ici ? Nous ne sommes que des moines. Des hommes unis par la prière et le labeur. »

L'abbé stoppa d'un coup sa procession et se pencha vers le géant, prenant appui sur le dossier de son siège de bois.

« Vous ne me comprenez pas, je le vois bien. Comment vous expliquer cela ? Quel âge peut-elle avoir ? Cinq ans ? Six ? Quoiqu'il en soit, d'une certaine manière, c'est déjà une petite femme. Et elle grandira, c'est inévitable. Je... je ne tiens pas à faire entrer le loup dans la bergerie. L'esprit est ardent, vous comprenez ? Mais la chair... la chair, frère Ursus... »

L'abbé demeura un instant penché sur le colosse, scrutant son visage. Il se tenait si près qu'il pouvait entendre le son profond et régulier de sa respiration. Les doigts épais du géant avaient saisi la table de chêne et la serraient à en devenir blanc. L'espace d'un instant inquiétant, il sembla au père André que le bois craquait. L'abbé avait pris l'habitude de surveiller chez le géant ces signes de colère. Un jour il n'avait pas su les anticiper et les frères Benoît et Michel en avaient fait les frais. Une dent cassée et un visage tuméfié pour l'un et la marque bleutée des doigts du géant sur le cou de l'autre pendant une vingtaine de jours avaient été leur sanction. Il patienta quelques secondes puis s'écarta et arpenta de nouveau la pièce, à pas plus calmes.

« Bien sûr que vous comprenez. Vous comprenez même mieux que quiconque. C'est l'instinct, l'instinct qui nous domine tous. Souvenez-vous : pour vous c'était hier. Avant-hier peut-être. Je le sais. Car ces armes, vous ne les avez pas trouvées, frère Ursus. Et pas vraiment volées, non plus. Ces armes, vous êtes allés les chercher sur ceux qui les portaient. Ils étaient plusieurs, vous les avez affrontés et vous les avez tués, l'un après l'autre ou tous ensemble. Je vous ai déjà vu à l'œuvre, frère. Vous êtes redoutable. Redoutable et incontrôlable... »

L'abbé traversait la pièce de long en large. Il vivait les récents combats, qu'il imaginait sans mal. Des combats sans doute similaires avaient déjà eu lieu sept mois plus tôt, quand une dizaine de pillards avaient envahi l'abbaye. Ils avaient profité d'une faille dans le mur du verger pour pénétrer l'enceinte fortifiée et avaient égorgé deux moines avant qu'Ursus ne surgisse et les arrête. Seul. Comment oublier cette scène : d'un geste vif, il avait terrassé un des assaillants et, lui ayant subtilisé ses armes, avait déchaîné sa fureur contre ses adversaires. Les haches fauchant les vies, la robe de bure tachée de sang, les corps roulant sous les coups furieux, l'abbé avait vu ce jour-là le cavalier rouge de l'apocalypse

apportant guerre et destruction. En un instant, les appels au secours des moines avaient laissé la place aux cris de terreur des guerriers. Ces hommes si sûrs de leur force, si brutaux, si agressifs se traînant au sol, rampant vers les religieux qu'ils auraient égorgés sans pitié l'instant d'avant, s'accrochant à leur robe pour qu'ils les protègent du démon qu'ils avaient réveillé et finissant traqués, piégés, massacrés sous les coups de ce colosse, dans un bruit effroyable d'os brisés, de chairs qui se déchirent, de corps qui s'effondrent et de hurlements pathétiques. Carnage. Le silence était revenu en quelques secondes, à peine le temps pour les vaincus de s'affaïsser au sol et pousser un dernier râle. Puis Ursus était sorti dans le jardin et avait hurlé à pleins poumons pour faire passer sa colère, laissant derrière lui un champ de corps martyrisés et un groupe de moines tremblants. Peu d'entre eux avaient compris ce qui s'était passé. Nombreux étaient ceux plus effrayés et choqués par le colosse que par les brigands. Le mystérieux étranger arrivé quelques mois plus tôt venait de dévoiler une partie de son être. Une partie sombre, violente que l'on pouvait certes soupçonner, mais pas avec une telle intensité. L'abbé André posa les yeux sur le géant et comprit qu'il se rappelait la même scène.

« Souvenez-vous, mon frère », lui remémora-t-il, sans même prendre la peine de s'assurer qu'ils partageaient le même souvenir. « Souvenez-vous de mes paroles ce jour-là : en chaque homme, un ange et un dragon s'affrontent. Mes frères moines et moi-même avons réussi, avec l'aide de Dieu et à force de patience, à apaiser votre dragon. A endormir ce démon qui vous rongea à votre arrivée. Il nous a fallu du temps et aujourd'hui, malgré nos prières, le dragon est toujours là. Il ne prend même pas la peine de se cacher car nul n'ose l'affronter vraiment. Il se réveille quand il le souhaite et personne ne peut le dresser. Personne sauf vous. C'est votre combat. Vous avez le vôtre. Nous avons les nôtres. »

L'abbé revint s'asseoir, un peu plus serein. Face à lui, le géant avait lâché la table.

« Nous autres, membres de la confrérie, ne sommes pas des saints. Nous sommes quarante-sept hommes ici. Chacun avec son propre dragon. Il faut le comprendre. Cette enfant, nous pouvons la garder un temps. Mais d'ici une demi-douzaine d'années, elle présentera une sorte de danger pour nous. Un danger pernicieux, car notre dragon se cache. Un danger irrépressible et sans cesse grandissant. Et il faudra nous dominer ou... succomber. Serons-nous aussi fort que notre Seigneur Jésus Christ dans le désert ? Il a fait preuve d'une force de caractère admirable, d'une volonté infaillible. Mais nous ? »

Le géant ne répondit rien. Il restait assis face à l'abbé, la tête baissée, dans un silence pesant.

« Que nous faut-il faire ? » Repartit le père André. « La garder parmi nous ? Je vous l'ai dit : ça ne pourra durer qu'un temps. Et après, que ferons-nous ?

L'abandonnerons-nous en pleine forêt ? Non, bien entendu... Alors que fera une jeune fille de dix ou douze ans en quittant notre monastère ? »

Le moine s'agitait sur son siège, moins gêné par le plaidoyer qu'il livrait en faveur de l'abandon d'une petite fille que par le mutisme de son interlocuteur.

« N'y a-t-il pas moyen de retrouver ses parents ? » Demanda l'abbé, sans vraiment attendre de réponse.

- Morts... ou emmenés loin. » La voix du géant fit presque sursauter son interlocuteur.

« Peut-être a-t-elle de la famille ? » Insista ce dernier. « Interrogeons-la pour savoir si elle a de la famille. D'où elle vient... »

Le géant demeura impassible.

« Bien sûr, reprit l'abbé, à son âge, il y a peu de chances qu'elle nous fournisse des indications utiles. Peut-être qu'une solution serait de la déposer au couvent des sœurs de Saint Benoît. Elle y entrera comme servante dans un premier temps et pourra peut-être un jour prononcer ses vœux, qui sait ? En la remettant entre les mains de notre Dieu tout puissant, du moins lui assurerons-nous un gîte et un couvert. Une éducation, peut-être. Son salut, sans doute. »

Les yeux du grand moine ne se détachaient pas du religieux. Il n'avait aucune réponse à donner. Il espérait juste que l'abbé saurait quoi faire.

« En tout état de cause, nous ne pouvons la garder ici. Elle doit partir, vous comprenez ? »

Le colosse ne répondit rien.

« Oh, j'imagine bien ce que vous pensez : j'ai une bien piètre opinion de mes ouailles. Je les vois comme une bande de misérables, incapables de se maîtriser. Des lâches qui, par peur de la tentation, s'enferment et se coupent du monde extérieur. Des faibles, pour tout dire, indignes des sacrifices qu'a faits pour eux le fils de Dieu... »

- Non.

- Pardon ? » L'abbé ne put contenir son étonnement face à la réponse de son interlocuteur.

« Je trouve ça courageux. Vous connaissez votre faiblesse et avez l'humilité de la reconnaître. C'est plus courageux que d'affronter la difficulté et de se laisser aller par la suite en se vantant d'avoir essayé. De toute façon, c'est votre choix, et puis... »

- Et puis ?

- Dans le désert...

- Oui ? » Le père André regretta l'empressement avec lequel il venait de répondre, mais il était avide d'entendre l'explication du moine. Cette dernière ne tarda pas à venir.

- Jésus n'est resté que quarante jours » ajouta Ursus. « Et il n'a été tenté que trois fois... »

Là-dessus, le colosse se leva et prit la direction de la porte, qu'il ouvrit. L'abbé avait marqué un temps d'arrêt mais tendit la main vers son interlocuteur, comme pour l'agripper et le retenir encore un instant. Depuis bientôt un an que le géant partageait la vie du monastère c'était sans doute la plus longue série de phrases qu'il ait jamais formulée. Et sa réflexion sur Jésus ? Celui qu'on appelait Ursus était un homme taciturne, que l'on n'avait jamais vu faire preuve d'humour. Il s'agissait là d'une de ses réflexions lapidaires au raisonnement implacable. De cette logique froide et mathématique, énoncée d'une voix gutturale et à qui les traits à peine visibles et le regard dur du géant, dissimulés derrière son capuchon, donnaient un aspect plus lugubre encore. L'abbé scruta le moine : un homme au corps démesuré, mais pas dépourvu d'intelligence comme sa masse et son mutisme pouvaient le laisser supposer de prime abord. D'une vivacité d'esprit évidente, il retenait toutes les lectures, les comprenant et les assimilant sans peine. Fascinant et inquiétant. En tant que novice de moins d'un an, il n'avait pas encore pu prononcer ses vœux d'obéissance, de pauvreté et de célibat. Le prieur avait toutefois des doutes sur sa vocation ecclésiastique et souhaiterait sans doute, le temps venu, attendre encore un peu avant de lui proposer de devenir moine à part entière. Mais quand bien même l'aurait-il permis, ce géant désirait-il devenir moine ? Que cherchait-il exactement en ces lieux ? Le père André reprit, d'un ton posé :

« Nous devons nous séparer d'elle, Ursus, et le plus vite possible afin d'éviter de nous attacher à elle et elle à nous. Le couvent des Bénédictines est à moins de dix lieues à l'est d'ici en direction d'Avel Koad. Il faut compter moins de deux jours de marche avec un enfant et il vous faudra braver l'hiver. Restez ici ce soir et prenez du repos tous les deux. Mais gardez un œil sur elle. J'en profiterai pour vous écrire une lettre de recommandation pour la mère supérieure. Elle saura accueillir l'enfant mieux qu'aucun d'entre nous.

- Pourquoi moi ? » Interrogea le géant, que la tâche ennuyait visiblement.
« Pourquoi pas un autre moine ?

- Vous souvenez-vous de ce que nous nous sommes dit à votre arrivée au monastère, frère Ursus ? »

Le géant ne répondit pas, se contentant de fixer l'abbé.

« Je vous ai rappelé qu'il y avait des règles et qu'il faudrait les suivre... »
L'abbé laissa un instant s'écouler avant de reprendre. « Vous souvenez-vous de ce que vous m'avez répondu ? »

Le colosse conserva son mutisme, comme si le simple fait de répondre lui faisait mal. Cette fois, l'abbé ne rompit pas le silence, laissant son interlocuteur s'exprimer. Les dents du géant finirent par se desserrer, à contrecœur.

« Je ne plie le genou devant rien ni personne... Grogna le géant.

- Surtout ? Insista l'abbé.

- Surtout pas une croix...

- Précisément. Et que vous ai-je répondu, alors ?

- Marc, grommela le moine gigantesque. Marc, 7.7.

- Excellent ! » Se réjouit le père André, à la fois enthousiaste et sincèrement ému à l'idée que ses enseignements aient été retenus par une personne au moins. Il se mit à réciter avec sérieux : « Marc... "Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est éloigné de moi. C'est en vain qu'ils m'honorent en imposant des préceptes qui sont des commandements d'hommes. Vous observez la tradition des hommes et abandonnez le commandement de Dieu." C'est sur la base de ce principe que je ne vous ai jamais rien imposé jusqu'à ce jour, mon frère : ni messe, ni prière, ni aucune autre contrainte terrestre. Aucun commandement d'homme. Mais il est temps de suivre le commandement de Dieu. Cette enfant, c'est vous qui l'avez trouvée. Vous qui nous l'avez amenée. Vous êtes responsable d'elle et de sa venue. Vous devez en assumer les conséquences. Il me semble que c'est une manifestation claire de la volonté divine. Après tout, cette tâche n'a rien d'insurmontable. Souvenez-vous de Marc 9.23., mon passage préféré : "Tout est possible à celui qui croit." »

Le moine ne releva pas. Les yeux dans le vague, il semblait méditer les paroles de son supérieur.

« Par ailleurs, reprit ce dernier, et pour être pragmatique, la route est plus risquée pour n'importe lequel d'entre nous que pour vous... »

Volonté divine ou non, ce second argument était indiscutable. Le colosse émit une sorte de grognement et se détourna. La porte claqua doucement derrière lui.

- VI -

Le géant s'en fut chercher refuge dans les jardins extérieurs où sa force physique était souvent mise à profit pour les travaux les plus difficiles. Il s'en acquittait avec humilité et une rare efficacité, faisant montre d'une robustesse hors du commun. Il semblait infatigable et, bien que d'un tempérament morose et silencieux, exécutait ses tâches avec une bonne volonté et une serviabilité qui en faisaient un compagnon apprécié. Il termina sa journée à déplacer des pierres pour réparer un mur, en compagnie de deux autres moines.

La petite, quant à elle, resta un moment dans la pièce où elle avait trouvé refuge. Elle s'était endormie sous la table. Une seule fois, un moine, l'ayant trouvé là, demanda à Ursus s'il n'était pas préférable de la coucher dans le chauffer, près du feu, ou même dans une cellule. Sa question se heurta au silence du géant et à son regard froid. Le colosse semblait de mauvaise humeur et, tâchant d'oublier son trouble dans le travail, montrait sans équivoque son souhait qu'on le laissât seul.

Le tintinnabulement d'une cloche appelant à la prière de none réveilla l'enfant, qui se terra sous la table le temps de l'office, puis dut faire face aux

moines qui venaient la contempler. Seule la vue de l'immense silhouette retournant au labeur dans l'encadrement de la porte, la décida à sortir de sa cachette. Elle courut vers le géant mais s'arrêta à une distance respectueuse. Il la dévisagea un instant puis poursuivit la reconstruction du mur en silence. Elle s'assit à quelques pas de lui, recroquevillée, ne le quittant pas des yeux. Les moines lorgnaient cette petite fille du coin de l'œil, avec une curiosité mêlée de tendresse. Pas un n'osa s'approcher d'elle pour lui parler, la proximité du colosse laissant planer alentour une menace inquiétante.

Quand l'heure de vêpres sonna, tous les moines convergèrent vers la chapelle. Dès qu'elle les vit bouger, elle se releva d'un bond et suivit le géant. Elle n'osa pas entrer et demeura à l'extérieur. A quelques exceptions près, l'abbaye constituait un ensemble plutôt sobre et austère. Cette salle, au contraire, était bâtie avec finesse et un soin tout particulier pour y faire entrer, sinon Dieu lui-même, du moins une douce et apaisante sérénité. Une drôle de statue représentait Saint Christophe, taillée de manière irrégulière et rustique dans un énorme tronc de noyer et dont il émanait une impression d'imposante tranquillité. Le dépassant d'une tête, le saint semblait seconder l'abbé dans sa prière, entouré par les moines qui l'écoutaient avec attention. De temps à autres, le petit minois de la fillette dépassait dans l'encadrement de la porte, troublant la concentration des moines qui s'échangeaient coups d'œil étonnés et petits sourires attendris. Malgré sa saleté et sa maigreur, son visage restait charmant, ses mouvements gracieux et sa fragilité touchante. Ce soir-là, on pria avec moins de dévotion que de coutume mais on chanta allègrement, espérant en secret que la douceur des voix, parfaitement accordées, bercerait cette si frêle fillette et lui apporterait un peu de réconfort.

Vint le temps du souper. L'enfant restait à l'entrée du réfectoire, dont émanait une alléchante odeur de légumes bouillis et de pain tiède. Elle observait le repas des moines, les yeux brillant de faim. Ce fut le frère Boniface qui la prit en pitié et lui apporta une belle assiette de soupe fumante et une miche de pain frais du jour que la fillette engloutit avec un appétit surprenant. Le cellérier en profita pour passer sur son petit visage un linge imbibé d'eau pour la nettoyer un peu. Plus de quarante paires d'yeux observaient ce spectacle avec délice, se désintéressant de la lecture du jour. Quelques moines partagèrent encore avec elle un morceau de pain ou quelques cuillers de soupe, jusqu'à ce que la petite ne puisse plus rien avaler, à la plus grande satisfaction de ses hôtes. Ceux-ci se félicitaient en échangeant, qui des regards amusés, qui des coups de coude complices, sans toutefois oser briser leurs vœux de conserver le silence durant les repas. Seul Ursus se contentait de manger, concentré sur son écuelle, indifférent à la joie de ses comparses. Les grâces dites, il sortit du réfectoire, traversa le long couloir qui menait aux cellules individuelles, ouvrit la porte de

celle qu'on lui avait attribuée pour la nuit et s'y enferma. Dans cette petite pièce exigüe, ses proportions paraissent plus démesurées encore. Il resta un instant debout, à observer le mur. La porte qui s'ouvrit le tira de ses rêveries : l'abbé André se tenait là, poussant la petite fille devant lui.

« Je vous l'ai confiée, frère Ursus. Je préfère la savoir dans une cellule avec vous cette nuit, plutôt que dans le dortoir commun. Je suis sûr que vous saurez veiller sur elle. Je vous souhaite à tous deux un repos réparateur. »

Le ton péremptoire de l'abbé ne souffrait aucune réplique. Quand bien même le moine aurait-il voulu répondre, la porte venait de se refermer sur le géant et l'enfant. Une poignée de secondes plus tard, Boniface frappa à l'huis doucement : « Frère Ignace a préparé une décoction qui devrait faire du bien à la fillette... » Il se tourna vers la fillette et lui adressa un plissement de nez complice, comme il précisait avec un sourire : « Ignace est notre apothicaire. Il s'occupe notamment des plantes médicinales de notre jardin... C'est un vrai savant, tu sais ! » Le moine géant posa son regard sur le visage du cellérier : un visage jeune et agréable, au nez un peu long et aux sourcils broussailleux qu'estompait un regard brillant de malice. Il arborait la même tonsure que tous les moines de son ordre ayant prononcé leurs vœux, à ceci près que la sienne était naturelle, fruit d'une calvitie précoce. Penché sur l'enfant, un genou en terre, il s'était mis à la tâter et l'ausculter soigneusement à plusieurs endroits. Il prit son pouls, regarda ses yeux, sa bouche et ses oreilles, tapota ses genoux, son dos et sa poitrine, sans que la petite ne se débâte une seule fois. « Il y a longtemps que la petite tousse ? » Interrogea le moine. De toute évidence, il n'attendait pas de réponse et il poursuivit son examen minutieux dans le silence. Derrière lui, le géant demeurait interdit. La toux de la fillette lui avait totalement échappé. A dire vrai, peu lui importait la santé de cette gamine. Il observait en revanche avec une vraie admiration le moine, l'application et la connaissance dont il faisait preuve. Ni saignée, ni émétique, ni soi-disant remède purgatif en usage chez les médecins. Sa science venait de plus loin et il l'appliquait avec dévouement. Quand enfin il se tourna vers le colosse, son sourire était toujours chaleureux et bienveillant : « Le remède du père Ignace est une tisane à base de thym, de lierre et de miel. Ça fera l'affaire mais vous devriez prendre garde : l'enfant n'a pas votre robustesse. Une fluxion de poitrine aurait des conséquences désastreuses pour elle. » Refaisant face à la petite fille, le frère cellérier s'était saisi d'une couverture épaisse et bien sèche qu'il entreprit de déchirer en longues bandes. « Si elle doit sortir, vous lui enroulerez ça autour du corps : gorge, pieds, mains, tête, ventre... Ça la préservera un peu du froid... » Le moine fouilla sous sa robe un instant pour en extirper un objet qu'il y avait dissimulé. « Et ça, c'est de ma part » ajouta-t-il en tendant à la fillette un petit pot en terre cuite, fermé au moyen d'un simple linge et d'une ficelle. « Mais ça doit rester notre secret... » Elle le contempla un moment, sans tendre les mains pour l'attraper. Le grand moine le saisit d'un geste brusque puis poussa Boniface jusqu'à la sortie sans rencontrer

de résistance. « Bonne nuit », parvint à glisser le frère cellérier tandis que la porte se refermait sur lui, laissant seuls l'enfant et le colosse à l'étroit dans cette pièce. Tous les deux se fixaient sans dire un mot. Quand enfin le géant se décida à bouger, il se rapprocha de la paille, en tira la couverture de laine qui la recouvrait et la lança à l'enfant. Celle-ci ne le quittait pas des yeux. Elle se posa dans un coin, se recroquevilla et s'emmitoufla pour trouver un peu de chaleur pour la nuit. Puis elle se releva, franchit les quelques pas qui le séparaient du colosse, attrapa avec ses deux mains le pot de terre cuite qu'il avait négligemment posé par terre et retourna se coucher en le serrant contre elle. L'homme et la petite fille s'observaient toujours en silence. Chacun mit un moment avant de trouver le sommeil. Un sommeil si profond qu'une fois endormie, aucune des prières de la nuit ne vint réveiller la petite fille.

Pourtant le lendemain, à peine les laudes dites, les deux voyageurs étaient sur le départ et l'abbé André dût se presser pour les accompagner à la sortie de l'abbaye. Le frère Saul, qui s'occupait de la porte ce jour-là, était un homme fort, à l'embonpoint prononcé, imposant en comparaison de l'enfant, mais dont la silhouette, dans le contre-jour de la porte, paraissait presque fluette à côté de celle du géant.

Un bruit de pas précipités résonna dans les couloirs. Le frère Boniface, déboula en haletant, une robe de bure entre les mains. Ses manches retroussées laissaient apercevoir des bras étonnamment musculeux.

« Attendez ! Attendez ! Regardez-moi cette petite fille, comme elle est vêtue ! »

Le colosse et l'abbé posèrent ensemble leur regard sur l'enfant. Ses vêtements n'étaient que guenilles déchirées et sales. Aucun d'eux n'y avait pensé, mais ces hardes étaient trop légères pour braver l'hiver. Même les bandelettes de tissu que le géant avait finalement enroulées au mieux autour de la petite fille n'y changeraient pas grand-chose.

« Père André, je me suis permis de prendre une de nos robes et de la rétrécir.

- Et peut-on savoir à quel moment vous avez pu faire ça, frère Boniface ?

- Cette nuit. Je termine à l'instant. »

Les traits du moine étaient tirés. Il fixait l'abbé, son regard guettant une réponse. Les lèvres pincées, l'air irrité, André cligna simplement des deux yeux en signe d'acquiescement. Aussitôt, Boniface s'accroupit face à la fillette et, sans prendre la peine de lui retirer ses vêtements défraîchis, lui enfila le plus doucement qu'il le put la grosse robe de laine marron, tira dessus à quelques endroits pour l'ajuster un peu, serra le nœud de la ceinture et installa la capuche sur le visage de l'enfant. Gentiment, il lui sourit et lui glissa à l'oreille quelques mots qu'elle fut la seule à entendre :

« Garde l'espoir, petite. Quoiqu'il t'arrive, même dans tes heures les plus sombres, prie et garde toujours l'espoir en notre Père : *de profundis clamavi ad te, Domine...*⁵ »

Il recula d'un pas pour contempler l'ensemble.

« Voilà. Ce n'est sans doute pas parfait, mais ce sera de toute façon mieux que tes vieux vêtements ! »

Avant qu'il ait pu ajouter un mot, l'abbé avait pris la parole :

« C'est du beau travail, frère Boniface. Et une excellente idée. De là à justifier votre absence à la fois à vigiles, prime et laudes, nous en discuterons plus tard. Quant à vous, frère Ursus, l'heure est venue pour vous de prendre la route une nouvelle fois. Si tout va bien, vous serez revenu dans trois jours. Pas de détour, cette fois. Au passage, pensez à nous apporter un fagot. Et attention : n'oubliez pas que vous ne serez pas tout seul à l'aller. Il faudra donc faire plus attention. Vous êtes robuste. Cette enfant beaucoup moins, même s'il est vrai que ces nouveaux vêtements lui seront plus qu'utiles. Prenez soin d'elle... »

L'abbé tendit au géant un rouleau de parchemin, sur lequel il avait indiqué ses recommandations pour la supérieure du couvent. Rapidement, il expliqua à Ursus qu'il savait que les explications n'étaient pas la spécialité de son condisciple et qu'il s'était appliqué à se montrer convaincant, car l'enfant était une bouche supplémentaire à nourrir en ces temps difficiles. Il savait cependant que la supérieure, convertie sur le tard, était une femme brillante à bien des égards. Elle connaissait le sentiment d'être seule et rejetée et saurait faire preuve de charité. Il confia également au géant un petit coffre de cuir assez lourd, à remettre à l'abbesse, puis jeta un dernier regard sur ce visage aux deux tiers dissimulés par le capuchon de sa robe et caché derrière une barbe épaisse.

« A propos, je me posais la question : depuis que vous êtes arrivé dans ce monastère, ou plutôt, depuis que nous vous y avons conduit, nous avons vécu plus d'une année entière ensemble. Nous vous avons soigné. Vous nous avez aidés à votre tour à bien des reprises à remettre de l'ordre dans ce vieux bâtiment. Votre force physique a été d'un grand secours pour nous. Un don du ciel. C'est cette force, alliée bien sûr à votre taille et aux circonstances de votre découverte qui vous ont valu ce nom, "Ursus". Avant de nous quitter aujourd'hui, me conterez-vous votre histoire ? Vos origines ? Votre vrai nom ?

- Mon vrai nom ? » Le grand moine marqua un temps de réflexion. De surprise peut-être. Puis il ajouta en grommelant : « Mon seul nom est celui que vous m'avez donné... Ursus...

- Ursus ! » Sourit le frère Boniface. « L'ours, en latin. Peut-on imaginer nom plus approprié ? »

Le regard réprobateur que lui jeta l'abbé lui fit baisser la tête.

⁵ Des profondeurs, je crie vers Toi Seigneur.

Quand enfin le colosse s'ébranla, tournant le dos à l'abbaye, la petite lui emboîta le pas. L'abbé André, le frère Boniface et le portier Saul restèrent un moment à contempler ces deux silhouettes de moines, l'une gigantesque, l'autre minuscule, s'éloigner côte à côte sur le chemin dans la pâle lumière du matin.

- VII -

A la première halte, la miche de pain devant servir de petit déjeuner fut ingurgitée avec quelques gorgées de lait. En principe, la vie au monastère était rythmée par les prières. Et la règle voulait qu'on ne déjeunât pas avant none, vers le milieu de l'après-midi. Mais l'abbé admettait facilement des exceptions pour les travailleurs manuels et les voyageurs. Aussi avait-on pu emporter de quoi faire trois repas par jour. Autant de haltes bienvenues, durant lesquelles l'enfant pourrait souffler et étirer ses jambes fourbues. Le soleil, bien que timide, baignait la terre de rayons apaisants. L'air était doux. A ce stade, l'enfant ne montrait pas encore de signes de fatigue, juste un peu de lassitude après ces trois heures de marche soutenue. On ne s'arrêta donc que quelques minutes, profitant du calme de ce chemin au milieu du bois. Le deuxième arrêt aurait dû être plus long, car il marquait le moment de se restaurer. Le grand moine expédia pourtant ce repas. Dans un grand sac, qu'il portait sur son dos, il avait rangé le coffre de cuir de l'abbé, deux couvertures de laine, une troisième plus large et au tissage plus serré qui leur servirait d'abri, deux écuelles, une petite marmite de bronze, deux cuillers en bois, deux grandes gourdes d'eau, une outre de lait plus petite, un petit sac d'avoine, deux grosses miches de pain de méteil, des pommes plutôt bien conservées pour la saison et même, à titre exceptionnel et parce qu'un paysan en avait fait don à l'abbaye, un morceau de pâté de porc soigneusement enveloppé dans un chiffon. Le frère cellérier les avait gâtés... Dans un petit sac en fine toile, l'apothicaire avait préparé un mélange d'herbes médicinales à l'intention de la petite fille. Le géant sortit rapidement un pain et de l'eau, les partagea et chacun put se sustenter dans son coin, dans un silence absolu.

Au moment de repartir, il lança une pomme à l'enfant qui, surprise par ce geste, ne parvint pas à la saisir au vol. Avec un bruit mat, le fruit heurta sa poitrine et roula au sol, poursuivi par la petite fille. Elle finit par la rattraper et la serra contre elle, se retourna vers le géant qu'elle trouva déjà en route et s'élança derrière lui précipitamment.

Malgré la cadence soutenue que maintenait le moine sur la route, la fillette parvint à le suivre courageusement durant toute une journée de marche qui se révéla éprouvante, beaucoup plus rude que ce qu'un enfant de cet âge pouvait endurer. Pourtant la fillette ne se plaignit pas une seule fois. Elle avançait, les poings serrés, la tête basse, suivant ce guide colossal du mieux qu'elle le pouvait.

Au coucher du soleil toutefois, elle commençait à trébucher et à peiner en chemin. La tombée de la nuit fut pour elle une délivrance. Contraint de s'arrêter, le géant installa leur campement de fortune sous un gros sapin, dressant entre ses branches basses la toile de bure supposée les protéger du vent et de la pluie. Un temps, il huma l'air alentour, scrutant l'obscurité et écoutant attentivement les bruits portés par la brise, puis il se décida à allumer un feu pour se chauffer un peu et éloigner les bêtes sauvages. La nuit s'annonçait froide. Le moine sortit les couvertures et recouvrit ses épaules de l'une d'elles pour préserver sa chaleur. Il s'adossa au grand arbre, à côté du feu, et de la pointe de son couteau, tartina une tranche de pain avec le pâté, en guise de repas. Face à lui, la petite fille s'était également installée sur le sol. Timidement, elle avait saisi la seconde couverture et l'avait disposée sur ses épaules, de la même manière que son guide. Elle attendit que le géant ait fini de souper, puis s'approcha un peu et, du bout des doigts, se servit de pâté et de pain, qu'elle dévora avec avidité. Elle semblait épuisée et, à peine son repas terminé, elle se coucha, se recroquevilla sur elle-même, enroulée dans sa couverture. Elle demeura là, emmitouflée, attentive aux sons de la forêt, aux dangers qui la peuplaient. Un long hurlement dans le lointain la fit tressaillir. Suivi d'un second. Elle se redressa un peu, tendant l'oreille, les yeux écarquillés, affolée.

« Des loups... » Grommela le moine géant en jetant deux bûches supplémentaires dans le feu, d'un geste mesuré et silencieux. Ses yeux demeuraient fixés vers le sol, comme si l'obscurité les rendait inutiles et que les utiliser ne présentait plus d'intérêt. Le colosse écouta le bruit de la meute au loin. Sans desserrer les dents, il installa dans le foyer l'extrémité d'une longue branche, dont le bout incandescent pourrait lui servir d'arme en cas de danger. Mais les loups sont instinctifs. S'ils savent reconnaître une proie, ils reconnaissent aussi un prédateur...

Le regard qui brilla sous le capuchon du moine et se posa un instant sur l'enfant aurait glacé d'effroi n'importe quel adulte. La fillette, au contraire, l'observa sans ciller durant quelques secondes, puis se recoucha le plus confortablement qu'elle le put, ferma les yeux et, rassurée, s'endormit presque immédiatement.

Le moine resta un moment à écouter la nuit, en guetter le moindre bruit et regarder les étoiles se voiler petit à petit. La meute s'était éloignée. La nuit redevenait paisible. Il pouvait s'endormir.

Le soleil était déjà levé depuis plusieurs minutes quand il réveilla l'enfant. La journée s'annonçait claire bien que le ciel fût encombré d'un plafond nuageux bas et épais. Au loin montaient très droites quelques fumées. Certainement celles des cheminées d'un village voisin du couvent. Ils avaient bien avancé la journée précédente. Leur destination n'était plus qu'à deux ou trois lieues. Celui qu'on appelait Ursus songea un instant au monastère en avalant le pain et le lait qu'il avait sorti de son sac. Ce devait être le temps de tierce. Il assistait volontiers à la prière quand il était avec les autres moines, sans y prendre une part active, mais bien présent au milieu des autres. Ce matin, elle ne lui manquait pas à proprement parler mais il réalisait que les voix des hommes unies dans les cantiques avaient un effet apaisant et agréable. L'harmonie de la liturgie rythmée par les chants grégoriens le rassérénait. Il jeta un regard à l'enfant. Elle était encore mal réveillée mais sa collation prise avant l'heure lui redonnait des couleurs et l'énergie nécessaire pour la marche qui les attendait.

Les affaires pliées, ils reprirent la route d'un pas tellement rapide que l'enfant courait presque derrière le moine. Le chemin était plutôt facile. L'air sec et glacé. Plus froid encore que la veille. Le sol peu humide. Le vent discret. Le moine souhaitait arriver avant sexte pour déposer la fillette et repartir aussi vite. Seul, il lui était possible d'être de retour au monastère avant la nuit noire.

Le chemin du couvent traversait des champs où paissaient quelques moutons, puis un village d'une grosse centaine de maisons, bâties serrées les unes aux autres et reliées entre elles par des chemins de terre. Le soleil était presque à son zénith quand le géant et l'enfant atteignirent cet endroit. Depuis l'allée principale, on apercevait le couvent, juché sur une colline au milieu des bois. A peine une heure de marche les séparait de lui. Au passage de ce curieux couple, les paysans qui n'étaient pas occupés à leurs travaux sortaient de leurs maisons pour les épier, soupçonneux et curieux. Le grand moine n'en avait cure. Quant à la fillette, elle aurait pu être impressionnée si le rythme de la marche qu'on lui imposait lui en avait laissé le temps.

Le couvent était un bel édifice fortifié, élevé de larges pierres carrées et bâti sur une hauteur. On y accédait facilement mais la pente abrupte du chemin brisait la fougue de tout visiteur aux intentions belliqueuses. Une large porte de chêne, cloutée et renforcée de barres de métal en interdisait l'accès. Il était visible qu'un riche seigneur avait contribué financièrement à la construction de cet endroit, récemment achevé. Était-ce par pure piété ? Dans le dessein de racheter de graves péchés ? Pour y abriter une parente ou un secret ? Les paysans locaux avaient sans doute dû contribuer à ces travaux, dans le cadre des corvées. Ils devaient en conserver un souvenir cuisant.

Le moine se tint devant la porte et frappa du poing contre le bois brut. Malgré la force qu'il y mit, l'huis ne trembla pas. Mais le bruit ainsi généré dut s'entendre dans tout le bâtiment. Au bout de quelques secondes, une petite trappe découpée à hauteur de visage s'ouvrit, laissant apparaître un regard d'abord inquisiteur, puis inquiet :

« Qui est-ce ? Balbutia une voix féminine, aiguë et un peu traînante.

- J'apporte une missive du père André, grommela le géant.

- Le père André ?

- De l'abbaye de Saint Christophe des Bois.

- Une missive ? »

Le grand moine ne prit pas la peine de se répéter.

« Bien... reprit la petite voix derrière la porte. Glissez-la-moi. Je la donnerai à la mère supérieure.

- Je dois la donner moi-même, insista le géant.

- Vous... vous-même ? Et pour quelle raison ? »

De nouveau, le colosse demeura muet.

« Je vous ai demandé pour quelle raison... »

Les deux moines restaient silencieux, droits, face à cette énorme porte dotée d'une si petite voix, qui finit par céder.

« Bien... s'inclina-t-elle. Je vais la chercher. »

La petite ouverture se referma sur le visage de la religieuse, dont on entendit le bruit des pas précipités sur les dalles du sol. Puis le silence se fit de nouveau. Les yeux de l'homme et de la petite fille se détachèrent de la porte pour scruter l'horizon. La campagne si calme, le village niché au pied de la colline, ses cheminées fumantes, des forêts à perte de vue et le ciel bleu, encombré de longs et gros nuages blancs, il émanait de l'ensemble une paix et une sérénité que rien ne semblait troubler. Ni le vol de quelques rares oiseaux, ni le passage occasionnel de paysans sur le chemin en contrebas. Rien, sauf le bruit sec de sandales contre la pierre. Des sandales qui, derrière la porte, approchaient à pas vifs.

La petite trappe s'ouvrit de nouveau sur un regard d'un bleu limpide et dur. Il se posa un instant sur le géant, qui ne cilla pas, puis glissa vers l'enfant, dont les yeux se baissèrent. Quand il revint sur le moine, ce regard se fit perçant. Il scrutait l'ombre, tentant de deviner ce qui se cachait derrière ce capuchon rabattu. Pendant quelques secondes, les deux religieux se fixèrent sans un mot. D'un coup sec, la petite fenêtre se referma en claquant. On entendit jouer le fer des serrures et des barres protégeant l'entrée, puis la porte s'ouvrit doucement sur une femme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, toute habillée de noir et dont le visage sévère était encadré par un voile blanc. Ses traits étaient beaux, bien que

marqués par les épreuves que la vie lui avait fait subir. Derrière elle se tenait une religieuse plus grande et au visage plus rond et plus jeune, l'air effrayé.

« Que nous voulez-vous ? »

Sa voix était tranchante mais pas désagréable. Le moine géant ne répondit rien. Sans hésiter il lui tendit le rouleau que l'abbé André lui avait remis et qui devait lui éviter des explications superflues. La religieuse déroula le parchemin et le parcourut un long moment, semblant le relire plusieurs fois. Puis elle releva les yeux vers le géant qui lui faisait face. Elle l'observa un instant, jeta un coup d'œil rapide sur l'enfant qui l'accompagnait et le dévisagea à nouveau.

« Si je comprends bien, vous êtes venu me confier l'enfant, à la demande du père André.

- Oui.

- Et vous devez avoir quelque chose pour moi. »

Le colosse tendit le coffre à la religieuse, qui s'en saisit avec un sourire mystérieux.

« Parfait. Le père André sera content de voir que vous avez obéi. Je vous souhaite bonne route. »

Le temps se figea pendant quelques secondes sur ce curieux tableau. D'un côté, ce très grand moine, debout de toute sa hauteur, bras ballants et cette petite fille ramassée sur elle-même, attendant son sort avec anxiété. De l'autre, cette femme austère et digne, les mains chargées d'un coffre et d'un parchemin et, derrière elle, une grande nonne, rondelette et effarée. Seul le vent donnait un peu de vie à la scène comme il soulevait le bas des robes et agitait les arbres.

Quand soudain la religieuse tendit le bras et saisit l'enfant, chacun se réveilla de la brève torpeur dans laquelle il s'était plongé.

« Je vous confirme qu'elle sera mieux avec nous », se contenta-t-elle d'affirmer, lapidaire.

Alors le colosse tourna le dos à l'enfant, aux religieuses et au couvent et s'en fut sur le chemin à grandes enjambées.

- IX -

« Attends-moi. »

L'élan du géant fut brisé net par cette toute petite voix. Un murmure, à quelques pas derrière lui. L'enfant venait de l'appeler.

Ses jambes pourtant solides furent coupées par cet appel timide, presque inaudible. Il demeurait sur place, le corps tendu, comme pétrifié, incapable de faire un pas de plus. Il tourna la tête et la vit. La fillette le fixait. La mère

supérieure la tenait par la main et avait commencé à l'emmener. Mais l'enfant avait résisté de toute la force de son corps fluet. Comme il s'était arrêté pour la regarder, elle répéta son appel :

« Attends-moi. »

Sa voix n'était pas implorante. Elle n'était pas non plus autoritaire. Ni pleurs, ni caprice, ni supplique, ni ordre, ce n'était qu'une requête formulée naturellement, en tutoyant l'autre, comme si elle allait de soi. Ce n'était pas « ne me laisse pas » ni « emmène-moi avec toi ». Pas de lamentations. Juste de la tristesse dans cette demande. Et de l'espoir aussi. « Attends-moi. » Presque une promesse de suivre le géant quel que soit l'endroit où il se rendrait. D'être toujours derrière lui, de le rejoindre partout, quelle que soit sa destination, quelle que soit son allure. Et une pointe de peur face à l'immensité de l'homme à qui elle demandait simplement de l'attendre, de ne pas partir et briser ainsi ce lien tenu qu'ils avaient créé en si peu de temps. On aurait pu croire qu'il s'agissait d'une ultime et vaine révolte de cet enfant contre un destin qui la terrifiait. C'était plus que ça. C'était l'angoisse de voir son dernier repère s'en aller. La crainte d'être laissée encore alors qu'elle avait cru en lui, montré qu'elle pouvait le suivre et méritait d'être à ses côtés. C'était surtout l'attachement inexplicable d'une petite fille pour celui qui, sans le vouloir peut-être, maladroitement sûrement, s'était occupé d'elle comme seule une famille est en mesure de le faire. Elle le suivrait. Et le rattraperait de toute façon.

Mais tout serait plus simple s'il acceptait de l'attendre.

Alors, en contrebas, le géant eut un geste instinctif. Irrépressible. Parfaitement incompréhensible. S'étant retourné, il posa son regard dur sur la petite fille. Puis son bras se leva doucement, presque à l'horizontal et il lui tendit la main. L'enfant contempla cette grosse main tendue. Cette main large et carrée. Cette main calleuse et forte qui avait déjà fait tant de mal mais aussi un peu de bien. Si peu...

La petite main fragile de l'enfant glissa entre les doigts de la religieuse. Doucement, elle échappa à l'étreinte de sa nouvelle gardienne, qui ne tenta rien pour la retenir. Elle fixait l'homme qui se tenait face à elle, fascinée : seule sa robe de bure apportait un aspect un peu rassurant à l'allure de ce géant. Tout en lui, sa taille phénoménale, son visage barbu et masqué et son regard brillant qu'on devinait sous son capuchon, le rendait terrifiant. Pourtant l'enfant s'éloignait du couvent, ses portes et ses murailles, ses chants et ses prières, et c'était vers ce moine qu'elle s'avancait sans précipitation ni hésitation.

A petits pas rapides, la fillette se rapprochait du colosse.

Elle tendit timidement la main et attrapa deux de ces doigts terrifiants. Ses propres doigts ne pouvaient se refermer que sur l'index et le majeur du géant mais c'était déjà beaucoup. Ils les serrèrent de toute leur force. Alors le moine se mit en branle, entraînant derrière lui la fillette.

La mère supérieure observa un instant ce curieux duo qui s'éloignait. « Asmodée », murmura-t-elle dans un sursaut. Elle se précipita dans une pièce toute proche de l'entrée du couvent, en ressortit l'instant d'après et tendit à la religieuse plus jeune le coffret de cuir et le parchemin qui lui avaient été remis quelques minutes plus tôt. Celle-ci courut vers le géant. De façon imperceptible, les doigts de l'enfant s'agrippèrent à ceux du colosse un peu plus fort. Mais la religieuse ne fit même pas mine de la reprendre. Sans un mot, elle remit au moine ses effets et s'en retourna, paniquée.

L'homme et l'enfant reprirent leur marche calmement. Main dans la main, sans forcer l'allure. Sans même savoir où ils allaient. Tout ce qu'on pouvait dire, c'est que désormais, ils y allaient à deux.

- X -

None devait être passée. Le grand moine et l'enfant avançaient, en silence. Parce qu'il n'y avait pas vraiment mieux à faire, il décida de s'arrêter pour prendre un repas. Au fond du grand sac, qui commençait à se vider de ses provisions, il retrouva le coffre qu'il y avait jeté. Il lança un morceau de pain à la petite fille et essaya d'ouvrir cette boîte. Elle n'était pas fermée à clef et livra immédiatement son étonnant contenu : enroulés dans un chiffon, la plus belle des dagues, deux poignards et une des bourses qu'il avait enlevées aux soldats quelques jours plus tôt. Il déroula le long rouleau de parchemin, dont le cachet avait déjà été brisé par la religieuse. C'était un vieux palimpseste⁶ sur lequel s'étalait, serrée, l'écriture du père André. Il s'adressait non à l'abbesse mais au grand moine ! Un bref instant, ce dernier se souvint du visage d'abord étonné puis méfiant du religieux quand il avait découvert que le géant savait lire, science réservée aux plus érudits que même les nobles ne maîtrisaient que mal. L'abbé avait cherché à comprendre à qui il avait affaire mais son interlocuteur était demeuré mutique, comme souvent. Le colosse chassa ce souvenir et parcourut le parchemin.

« Mon bien cher frère,

⁶ Manuscrit constitué d'un parchemin déjà utilisé, dont on a fait disparaître les inscriptions pour pouvoir y écrire de nouveau.

Si vous lisez ces lignes, c'est que, comme je le pense, vous avez décidé de ne pas revenir au monastère et de garder l'enfant avec vous. Il me semble quant à moi que c'est une sage décision : elle serait à l'abri chez les Sœurs mais j'ai lu dans le regard de cette petite fille la même détermination, la même soif de liberté qui animent le vôtre.

Folle décision également. Mais digne de vous. Quand nous vous avons trouvé, vous n'étiez qu'un corps étendu près du cadavre d'un ours. Vous étiez presque mort. Vous étiez deux bêtes sauvages qui s'étaient battues. La plus féroce avait eu le dessus.

Votre séjour parmi nous semble vous avoir fait du bien. Le calme, la simplicité ainsi que, j'ose le penser, la rencontre avec notre Dieu d'amour et de compassion, ont su apaiser votre colère et mettre à jour une personnalité qui, quoique violente, n'est pas dénuée de richesse et de beauté. Que vous l'acceptiez ou non, vous êtes l'enfant de Dieu. Il vous aime comme vous êtes, imparfait.

J'ai même un moment cru que je ferais de vous l'ouvrier de la dernière heure de Saint Mathieu. Celui qui se convertit au dernier moment mais est accueilli par Dieu à l'égal des premiers arrivés. Vanité ! Qui étais-je pour penser changer le cœur des hommes ?

Cependant je vous l'ai déjà dit à maintes reprises et je vous le répète : dans l'âme de tout homme s'affrontent un ange et un dragon. Nous avons su endormir votre dragon. Mais nous ne l'avons pas vaincu ni apprivoisé.

Je ne peux que vous rappeler vos paroles avant de nous quitter : il faut trouver le courage d'affronter ses faiblesses. A vous à présent d'oser sortir, de devenir l'homo viator⁷, le voyageur, le pèlerin, et combattre votre violence, votre démon.

L'affronter et le vaincre.

Je sais que vous avez la force nécessaire pour le faire. Car si Dieu vous a pardonné, vous le pouvez aussi.

Bonne route, frère. Allez dans la paix de notre Seigneur.

⁷ L'homme en chemin.

*Ita fiat*⁸

André.

Post scriptum : le contenu du coffre est votre viatique. Je gage que vous saurez en faire le meilleur usage. »

Au-dessus de ce texte, une autre écriture, plus large et ronde, avait écrit un seul mot, mystérieux : « *Asmodée* ».

Incrédule, le moine relut ces mots plusieurs fois. Comment le père André avait-il pu deviner qu'il ne reviendrait pas ? La sagacité de cet homme l'étonnait. Et comment la religieuse avait-elle pu se prêter à cette mise en scène avec autant de naturel ? Tout cela était bien mystérieux. Après vérification, la bourse contenait une petite fortune : plusieurs centaines de deniers d'argent arrachés à ses précédentes victimes. Mais ces armes, de belle facture, pourquoi l'abbé les lui avait-il laissées ? Il savait à quoi elles étaient destinées et quel usage néfaste il pouvait en faire. Pourquoi alors les abandonner à ce guerrier qu'il était ? Et que pouvait signifier ce mot « *Asmodée* » ? Rien dans ses lectures récentes ne venait éclairer ce terme mystérieux, sans doute ajouté par la religieuse. Il jeta un coup d'œil à l'enfant, qui grignotait tranquillement en regardant le village éloigné. Pensif, il lui accorda une pause plus longue qu'à l'accoutumée. Il prit le temps de tailler dans une branche de chêne un bâton solide, moins destiné à le soutenir lors de sa marche qu'à se défendre en cas d'agression. Puis s'étant rassasié, il reprit la route, suivi de la fillette.

- XI -

D'abord le boitillement fut imperceptible. Elle le cachait avec trop de soin pour qu'il puisse être alarmant. Ce n'est qu'à la halte suivante qu'il lut la douleur dans ses yeux. Cette petite grimace qu'elle ne parvenait pas à contrôler sur son visage. Alors son regard n'eut qu'à glisser vers l'endroit où convergeait l'attention de l'enfant, qu'elle tentait de dissimuler tant bien que mal. Dès qu'elle s'aperçut qu'il l'observait, ses mains se détachèrent de ses pieds, qui se reposèrent sur le sol. Il s'approchât d'elle vivement et lui saisit les mollets, qu'il souleva sans ménagement, faisant basculer l'enfant sur le sol. C'était ce qu'il craignait : ses chausses étaient trouées à divers endroits et la plante de ses pieds était en sang. Lentement il observa les plaies. A plusieurs endroits, la peau était entaillée de crevasses et pleines de croûtes et de terre, par lesquelles coulait un

⁸ Qu'il en soit ainsi.

sang sale et visqueux. Les vieilles chaussures d'étoffe de l'enfant n'avaient pas résisté au rythme de la marche. Malgré la douleur et la peur, la fillette ne s'était pas plainte une seule fois. Elle avait suivi le géant en retenant ses larmes. A présent, ils allaient devoir ralentir la marche. Mais avant toute chose, il fallait soigner ces plaies. Le moine reposa les pieds de l'enfant, se leva et s'enfonça dans la forêt.

Il resta un moment à l'abri des regards. Malgré le rideau formé par la végétation, la petite pouvait le suivre à l'oreille, guidée par le bruit de feuilles qu'on déplace et de branches brisées. Il finit par revenir avec deux grosses poignées de plantes, repartit un instant dans les bois et réapparut les bras chargés de branches mortes. Il les disposa en petit tas, puis entama de curieux mouvements de va-et-vient très rapides avec deux des plus gros d'entre eux, dont s'éleva bientôt de la fumée puis des flammes.

Quand le feu eut bien pris, il y jeta des branches plus grosses et y déposa sa marmite remplie d'eau. Il attendit encore quelques instants et jeta les feuilles qu'il avait ramassées. Les deux voyageurs patientèrent le temps que l'eau commence à frémir, puis bouillir, tandis que le moine touillait avec une cuiller. Il trempa alors un morceau d'étoffe dans sa décoction et appliqua cette compresse de fortune sur les pieds de l'enfant. Au frôlement de ces mains épaisses et calleuses, rudes comme une écorce de chêne, la fillette eut un premier mouvement de recul mais se laissa faire avec docilité.

Ursus s'arrêta un instant et releva les yeux vers ceux de l'enfant.

« C'est un mélange de plusieurs plantes vulnérables, expliqua-t-il à voix basse, comme pour lui-même. Du romarin pour les toutes petites feuilles et des fougères pour les plus grandes. Difficile de trouver mieux en cette saison. »

L'enfant frémit au contact du morceau d'étoffe. Nettoyer les plaies avec cette compresse chaude lui faisait du bien et les plantes aideraient à la cicatrisation mais, le géant le savait, il fallait trouver une vraie solution pour permettre à l'enfant de marcher. Par ailleurs, les provisions contenues dans son sac suffiraient à peine pour ce soir et il allait devoir chasser s'il souhaitait un repas roboratif.

Il se souvenait avec quelle facilité il avait attrapé le lièvre deux jours plus tôt. Il avait eu de la chance de le surprendre en pleine période d'hibernation.

« Ne bouge pas d'ici. »

Il savait que c'était la nuit qu'il avait le plus de chances. Rapidement, il mit la main sur deux longues branches solides et s'enfonça dans la forêt en courant. Sans doute parcourut-il plusieurs lieues dans la nuit à la recherche de traces, excréments ou empreintes. Peut-être attendit-il un moment près d'un point d'eau, taillant soigneusement ses pieux pour les équilibrer et les rendre plus meurtriers.

Il dut débusquer une harde, car au petit matin, alors que le soleil n'était pas encore levé, la fillette se réveilla pour trouver le moine endormi. Elle se frotta les yeux pour découvrir, accroché à une branche, le corps d'un sanglier pendait, la tête en bas. L'enfant se leva pour observer cet animal de plus près, sans appréhension. Elle avait mis du temps à trouver le sommeil. L'air glacial qui l'entourait malgré le feu, les bruits de la nuit ou, pire encore, ses silences étaient dérangeants en l'absence du géant. Même accompagnée de la dépouille sanglante d'un sanglier d'une centaine de livres, la présence de ce colosse la rassurait. La petite fille observait les deux êtres étranges. L'un enfoui dans sa robe de laine, épuisé par une nuit de chasse, respirait avec régularité et douceur. L'autre la langue pendante, le regard vide et les soies souillées de sang oscillait avec lenteur au gré des bourrasques de vent. Tous deux reposaient paisiblement, insensibles au froid. A le voir ainsi endormi, nul ne pouvait soupçonner que le colosse avait dû appliquer la même décoction qu'à la fillette sur tout son côté, son épaule et sa cuisse droite suite à la chasse nocturne.

Elle profita de son assoupissement pour dévisager le colosse, aux traits impénétrables : sa capuche épaisse et profonde, masquait intégralement son front, ses sourcils et, la plupart du temps, ses yeux. Une grosse barbe sombre et hirsute, de près d'un demi-pied de long, dissimulait le menton, les joues et une bonne partie de la bouche. Seul un nez droit et des pommettes saillantes à la peau étrangement granuleuse apparaissaient et disparaissaient, au gré de la lueur des flammes. Ce mélange d'obscurité et de lumière rouge donnait au faciès imperturbable du géant des airs mauvais et effrayants, l'aspect dur et laid d'une statue. Et le malaise que faisaient naître ces traits se changeait en inquiétude lorsque le regard glacial se posait sur vous. Durant ce rare moment de sommeil, les yeux de l'enfant se risquèrent sous le masque pour essayer de deviner ce qui s'y cachait. Elle tenta d'en déceler les mystères, y chercha de quoi oublier la peur que lui inspirait ce géant. Un géant terrible, qu'elle avait choisi de suivre. Mais elle savait qu'il était toujours sur ses gardes et elle fut saisie par la crainte de trop s'approcher ou d'être surprise pour l'avoir trop longtemps dévisagé. Le regard de l'enfant se détacha alors du corps endormi et partit se perdre dans l'obscurité. Il s'y plongeait, la fouillait en vain. Mille dangers s'y dissimulaient sans doute, brigands et bêtes sauvages. Une chose était sûre cependant : quels qu'étaient les dangers que recelaient ces bois, aucun d'entre eux n'oserait se frotter au démon caché sous ce costume de moine. Un démon aussi effrayant que fascinant, apparemment insensible au froid, à la fatigue ou à la peur, entre les mains de qui les branches de toutes tailles craquaient comme des brindilles et face à qui les guerriers les plus rudes faisaient figure de pleutres.

Quand le géant se réveilla, le soleil avait pris le relais d'un feu réduit à quelques braises, depuis bientôt une heure. Il se leva vivement, attrapa dans son sac la dernière miche de pain qu'il coupa en deux et en lança un morceau à la fillette. Puis il saisit le sanglier par les pattes arrière, le jeta sur une de ses épaules

et fit quelques pas. D'un seul coup, il s'arrêta. Il se retourna vers l'enfant, dont il fixa les pieds meurtris. La fillette s'était levée malgré ses blessures. Le regard du colosse remonta et croisa celui de la petite, qu'il observa un instant. Une fois encore, elle soutenait son regard avec cette curiosité troublante, dépourvue de toute rancœur ou supplication. Mais il devinait qu'elle réprimait une grimace de douleur. Le moine s'avança vers elle, posa le sac et la saisit par la taille de sa main libre. Il la déposa sans peine sur ses épaules, puis récupéra le sac et reprit sa route à grands pas.

Ursus. Je m'appelle Ursus. Je suis un guerrier.

S'opposer à ma volonté, c'est décider de m'affronter. Et succomber à mes coups.

Qu'on me refuse ce que j'exige, je le prends par la force.

La force est tout ce qui me définit.

La force est tout ce que je suis.

Drôle de guerrier pourtant que celui flanqué d'un enfant. Que vais-je faire de ce fardeau ? Rien, bien évidemment. Alors pourquoi m'en encombrer ? Ne faut-il pas m'en débarrasser ? L'abandonner sur ce chemin ou ailleurs ? Ou bien encore lui prendre sa petite vie ? Ici. Immédiatement. Ce serait si facile. Elle ne pèse pas plus lourd qu'un oiseau.

Un oiseau... Elle ne mange rien, ne dit rien, ne réclame rien. Alors, que craindre en l'emmenant avec moi ? De toute façon, je ne sais même pas où nous allons...

Je m'appelle Ursus et je suis un guerrier.

- XII -

Dans le ciel de cette nouvelle journée froide et grise, de gros nuages noirs s'avançaient doucement et une puissante odeur d'humidité, de plus en plus perceptible, annonçait l'averse. Il fallait trouver un abri car bientôt une pluie abondante inonderait la campagne, glacée et pénétrante, et les deux voyageurs n'étaient pas préparés à lui résister.

La fillette ne se souciait pas de ces intempéries. Calée entre le poil rêche du sanglier et l'épaisse capuche de sa monture, bercée par ses longs pas réguliers, épuisée par la mauvaise nuit qu'elle avait passée, elle s'était endormie, la tête un peu plus près du ciel que d'ordinaire.

Le moine venait quant à lui de trouver ce qu'il cherchait : un village calme, niché autour d'un château et sa petite église, dont les silhouettes lugubres se détachaient dans la pénombre. Il était un peu plus petit que celui qui bordait la colline du couvent et semblait endormi, recroquevillé sur lui-même, attendant

que s'abattent sur lui l'obscurité glaciale et le mauvais temps. Les feux brûlaient dans les cheminées et faisaient luire les petites fenêtres des bâtisses.

La nuit commençait à peine à tomber quand les premières gouttes de pluie s'écrasèrent sur les voyageurs. Nombreuses, grosses, gelées, elles s'abattirent sur la terre dans un bruit mat, de plus en plus fort, éclatant en tous sens, s'insinuant partout dans les vêtements, masquant l'horizon plus sûrement encore que la nuit. Les deux moines entrèrent dans le bourg et coururent sans hésitation vers la maison la plus proche de l'église. Mais ils n'y entrèrent pas. Le géant déposa l'enfant contre le mur et ils s'y réfugièrent au mieux, mal abrités par la bordure de chaume du bâtiment. Un rideau de pluie voila les faibles lumières des hommes. Le tambourinement permanent se fit martèlement, puis grondement. Ursus sortit de son sac le parchemin de l'abbé et le relut attentivement. Puis, sans hésiter, il le plongeait dans la flaque qui s'était formée à leurs pieds. Il le retira, le frotta et le replongea à plusieurs reprises. Quand enfin il eut terminé, il attrapa l'enfant par le bras et l'entraîna vers la porte, qu'il cogna avec force. Il avait emporté son sac, mais laissa le sanglier à quelques pas.

« Ouvrez, mon père. » Grogna le géant d'une voix impérieuse.

Au bout de quelques secondes à peine, un loquet de métal coulisait et l'huis s'entrouvrit sur un homme de taille moyenne, blond, dont la robe noire masquait les rondeurs naissantes. Il n'ouvrit pas complètement, étonné par l'allure de ses interlocuteurs, sans sembler véritablement impressionné.

« Qui êtes-vous ? Le regard du prêtre était direct et suspicieux, passant du grand au petit moine dégoulinant d'eau qui se présentaient à lui.

- Je viens de la part de l'abbé André de l'abbaye de Saint Christophe des Bois. J'ai une missive pour vous. »

Le géant lui tendit le parchemin trempé qu'il tenait dans sa main. Le curé le déplia, fronça les sourcils et le rendit à son interlocuteur.

« Je ne parviens pas à le déchiffrer. Regardez : il est imbibé d'eau. »

Le grand moine fit semblant de décrypter les inscriptions dégoulinantes, dont on ne pouvait comprendre que quelques mots épars ainsi que la signature et le cachet du père André. Il le présenta de nouveau au prêtre :

« En tout cas, il vous est bien adressé. » Le doigt du géant indiquait vaguement une tâche indéchiffrable.

« Vous arrivez à lire Hubert de Nouet, là ? ! Vous avez de meilleurs yeux que moi...

- Je le lis parce que je le sais, sans doute. L'abbé André m'a recommandé à vous. Enfin, c'est ce qu'il a souhaité faire...

- Bien. Ah, et, à propos... *quomodo valet ?*⁹ » Le regard du prêtre fixa le géant, dans l'attente d'une réponse à cette question posée en latin.

« *Bene est*, se contenta de répondre le moine.

- *Bene. Magnam famam Pater André habet. Sed tu, quis es ?*

- *Sum Frater Ursus.*

- *Ursus ? Monachi similis non es.*

- *Vestri simili non sum. Mirus videtur, quamquam non est. Sum quod sum.*

Barba non facit philosophum. Et nomen non facit virum...

- *Verus est... Verus est... Pax vobiscum. Cur ibi estis ?*

- *Dei gratia. Vires nobis desunt et quid vesper ferat incertum est.*

- *Video.* Je vois... Entrez, entrez vite. Ne restez pas sous la pluie. »

L'air suspicieux, le prêtre s'effaça pour laisser entrer ces curieux hôtes. Le parchemin ne l'avait pas vraiment convaincu, bien qu'il y ait reconnu la signature de l'abbé. Mais l'aisance avec laquelle le grand moine parlait latin laissait supposer qu'il n'était pas un vulgaire bandit déguisé. Les deux visiteurs, passablement trempés, pénétrèrent dans la petite pièce principale, dont l'ambiance sèche et tiède les fit frissonner d'aise. C'était une maison de taille modeste, sobrement meublée d'un lit fermé, quelques coffres, une table, un tabouret et deux bancs. Le grand moine déposa son sac près de l'âtre et se retourna vers son hôte, qui le fixait pour tenter de deviner qui se cachait derrière cet étrange personnage aux proportions gigantesques et au visage dissimulé.

« Que puis-je faire pour vous être agréable ?

- Deux services. Ou trois.

- Mais encore ?

- J'ai besoin d'aide pour soigner les pieds de cette enfant. »

A ces mots, le prêtre perdit toute réserve et s'approcha immédiatement de l'enfant qu'il fit asseoir sur le tabouret de bois rustique. Le bas des jambes de la petite fille était couvert de boues. Il s'éloigna pour s'équiper d'une grosse bougie et d'un linge propre qu'il trempa dans une bassine d'eau, puis revint vers la fillette, s'agenouilla devant elle, lui ôta ses chaussures et lui nettoya les pieds, retirant avec soin chaque petit caillou ou morceau de terre qu'il y trouvait. Il se racla la gorge avant de s'expliquer.

« Les plaies ne sont pas très profondes. Mais vous avez eu raison de me les montrer car elles auraient pu s'aggraver. Je vais lui faire un cataplasme à base d'arnica. »

Le prêtre se releva et fouilla dans un coffre dont il sortit un pot en terre cuite. Dans un réceptacle posé sur la table, il déposa un peu de la poudre qu'il contenait

⁹ « - Comment va-t-il ? - Il va bien. - Bien. La renommée du Père André est grande. Mais toi, qui es-tu ? - Je suis frère Ursus. - Ursus ? Tu ne ressembles pas à un moine. - Je ne vous ressemble pas. Cela semble étonnant, pourtant ça ne l'est pas. Je suis qui je suis. La barbe ne fait pas le prophète. Et le nom ne fait pas l'homme... - C'est vrai. C'est vrai. Que la paix soit avec vous. Pourquoi êtes-vous ici ? - Par la grâce de Dieu. Les forces nous manquent et ce que le soir apporte est incertain. - Je vois. »

et la mélangea avec une louche d'eau chaude qu'il prit dans une petite marmite pendue au-dessus du feu. Le géant et l'enfant ne le quittaient pas des yeux, suivant chaque étape de la préparation, fascinés. Quand enfin le prêtre s'agenouilla de nouveau et appliqua le cataplasme sur les pieds de l'enfant à l'aide de son linge, sa voix rompit le silence.

« Je suppose que ce soin ne faisait pas partie des vœux de l'abbé André. Quels sont les deux autres demandes ?

- Un gîte pour la nuit.
- Un gîte ? Demanda le prêtre. Chez moi ?
- Pas nécessairement.
- Bien. Et pourquoi ne pas vous présenter directement chez un villageois ?
- Il est tard. Et j'ai conscience de ce que mon apparence peut avoir d'effrayant. L'abbé savait que j'aurais besoin que quelqu'un me recommande.
- Et il comptait sur moi ?
- Sur vous, répondit le géant.
- Bien. Et le troisième service ?
- Trouvez-moi le villageois le plus nécessaire. J'ai quelque chose pour lui.
- En échange d'un autre service ? Interrogea le prêtre.
- En quelque sorte...
- Bien. Je suppose que vous avez hâte de pouvoir régler cette affaire. Je vais vous conduire chez Elias et Marthe. Vous y serez bien accueillis. Je vais porter votre sac et vous porterez l'enfant si vous le souhaitez. »

Le curé se releva et fit face au colosse. Visiblement, cette histoire ne lui paraissait pas parfaitement claire mais elle était cohérente et, en dehors de l'aspect singulier de ses deux visiteurs, il n'avait pas de vraie raison de leur refuser son aide. Lentement, il passa devant la petite fenêtre, dont il poussa le volet pour observer l'extérieur, puis saisit une grande cape de laine dont il se drapa les épaules d'un air maussade. L'idée de sortir ne semblait pas l'enchanter. Dehors, la pluie tombait drue et l'obscurité était totale. A peine pouvait-on deviner la lueur de feux à l'intérieur de quelques maisons.

« Allons-y ! » Le curé saisit le sac et ouvrit la porte tandis que le géant hissait la petite fille sur son épaule et lui emboîtait le pas. En sortant, le colosse fit quelques pas sur le côté pour récupérer le sanglier, qu'il jeta sur sa deuxième épaule. Le prêtre se retourna et, sans cesser de trotter dans la nuit, fronça les sourcils en apercevant les pattes de l'animal.

« Vous savez que le braconnage est interdit dans les forêts du baron. Si ses soldats vous découvrent, vous risquez la bastonnade. Vous et les paysans qui vont vous accueillir...

- Ce n'est pas du braconnage mais un cadeau de l'abbé. Et je doute que l'avoué du baron sorte par ce temps. »

Le prêtre haussa les épaules et poursuivit son chemin à plus grandes enjambées.

- XIII -

La famille d'Elias habitait une maison située à l'extrémité sud du village. Ni plus petite ni moins bien entretenue que celle du prêtre Hubert, ses murs en torchis gris, son absence de fenêtre, son toit de chaume sombre et sa porte de bois fermée lui donnaient un air lugubre et inhabité. Le prêtre tambourina à la porte avec énergie. La pluie tombait lourdement et commençait à transpercer les vêtements. Il lui tardait de se mettre à l'abri.

« Ouvrez, Elias, Marthe, c'est votre curé. » La porte s'ouvrit rapidement sur une jeune femme, solidement charpentée, vêtue d'une grosse veste de laine, d'un tablier de toile et d'un bonnet.

« Père de Nouet ? Qu'est-ce que vous faites dehors par ce temps ? Vous allez attraper du mal ? Entrez, entrez... »

La jeune femme arrêta de parler d'un coup. Son regard s'était posé sur le géant, dont l'obscurité de la nuit lui avait un moment masqué la taille. Le prêtre ne lui laissa pas le temps de poser de questions. Il l'écarta sans plus de ménagement d'un revers de main pour pénétrer dans le logis et en saluer les occupants, mais pas assez en avant pour que les deux moines puissent le suivre. Ils demeurèrent sous la pluie. Leurs vêtements imbibés et glacés commençaient à leur coller à la peau et quelques gouttes parvenaient à glisser le long de leur cou, leur arrachant des frémissements, chaque fois plus fort.

« Bonsoir Marthe, bonsoir Elias, bonsoir les enfants ». Puis se retournant vers les visiteurs : « Je vous présente le père... »

- Ursus, murmura le grand moine.

- Mon Dieu, c'est vrai : le père Ursus. Et... sa protégée. Ils ont besoin d'un toit pour cette nuit. Je viens vous les confier.

- Nous les confier ?! interrogea le paysan. Déjà anxieux, une vraie crainte envahissait à présent ses yeux.

- Si toutefois cela ne vous dérange pas. Je sais que vous êtes déjà serrés mais je crois savoir que le père Ursus n'est pas venu les mains vides. Venez ! Ne restez pas sous la pluie. »

L'entrée du géant tenant un tout petit moine dans un bras et un sanglier sur l'épaule fit une forte impression sur les villageois. Ils étaient six en tout. Les deux parents et quatre enfants dont le plus âgé ne devait pas être beaucoup plus vieux que la petite fille. Tous eurent un moment de recul face aux étranges voyageurs, dont l'aspect avait quelque chose d'effrayant : un moine gigantesque, dont le corps barrait la totalité d'une porte, sous laquelle il ne pouvait passer qu'en se courbant, et son alter ego minuscule, tous deux trempés de pluie et portant dans

les bras une bête à la fourrure hirsute. Tout avait de quoi inquiéter un paysan et sa famille. Conscient du malaise naissant, le prêtre ne laissa pas le silence s'installer.

« Le bon père Ursus vous apporte un cadeau de son monastère. Vous n'avez pas encore soupé, j'espère ? Réjouissez-vous : avec ce cochon, vous aurez de la viande pour quelques jours. J'espère qu'il vous reste un peu de sel pour conserver ce qui restera ! Une fois découpé, ce sanglier devrait vous fournir une bonne soixantaine de livres de viande. De quoi nourrir la famille pendant près d'un quart de l'année. Marthe, sauriez-vous nous préparer un bon ragoût ?

- C'est que... je n'ai pas de légumes à faire cuire... Il ne me reste que quelques choux et des navets...

- Qu'à cela ne tienne : nous allons le rôtir ! Vous avez là un bon feu. Au travail ! Rémi, remets-y vite une bûche et fais-nous une belle flambée. Elias, trouvez-nous un couteau aiguisé et un endroit où découper l'animal. Toi, ma petite, enlève ta robe et va te placer devant la cheminée pour te sécher. Marthe, trouvez-lui une couverture. La petite est glacée. »

Devant l'énergie du prêtre et l'aubaine que représentait le gibier, on ne pouvait que s'exécuter et la maison reprit vie après un bref instant d'hésitation. Le plus grand des enfants se précipita vers le feu pour le raviver tandis que sa mère poussait la petite fille plus près du foyer et qu'Elias entraînait le prêtre et le géant à l'extérieur vers ce qu'il appelait sa réserve. Il s'agissait en réalité d'un auvent accroché à la maison, abrité d'un simple toit et de murs en bois et meublé d'un grossier établi, de quelques outils, d'une pile de bûches, de quelques fagots et d'un gros tas de paille. Le grand moine déposa le sanglier sur l'établi et se tourna vers le paysan :

« Sais-tu tanner une peau ?

- Tanner une peau ? Sûr que non, mon père. Mais je sais découper une bête plutôt proprement, pour sûr. Après, c'est plus compliqué. C'est un pelletier qu'il vous faut. On n'en a pas dans le village. Un bourrelier ou un tailleur, ça oui. Mais un pelletier, il ne ferait pas fortune...

- Ça ira, coupa le moine. Contente-toi de dépecer le plus proprement possible. J'ai besoin de la peau.

- Comme ça vous ira, mon père.

- De toute façon, tanner cette peau nous aurait pris trop de temps, renchérit le père de Nouet. Et cela nécessite des produits dont nous ne disposons pas. Coup de chance d'ailleurs qu'il fasse froid : la viande n'a pas été attaquée par les mouches...

- Vous savez tanner une peau ? Insista le grand moine à l'intention du prêtre.

- En théorie. Uniquement en théorie. Pour cette peau, je peux vous la préparer rapidement avec du sel et une bassine d'eau. Elle ne sera pas aussi solide, mais ça évitera qu'elle pourrisse.

- Il est savant notre curé, hein ?! Lança Elias avec enthousiasme, oubliant la peur que lui inspirait ce moine immense au visage dissimulé. Mais du sel, on n'en a plus beaucoup. On n'a pas les moyens d'en acheter.

- Votre savoir est précieux, mon père, interjeta le moine. Quant à toi Elias, donne au prêtre tout le sel que tu pourras. Je te le paierai. »

Le paysan n'osait pas désobéir à ces deux religieux. Il attaqua la rude peau de l'animal au moyen du couteau qu'il portait à la ceinture, la découpant d'une main experte, avec le plus grand soin. L'opération dura quelques minutes, pendant lesquelles les trois hommes demeurèrent silencieux, concentrés sur la tâche accomplie.

« Qu'est-ce que je fais des pattes et de la tête ? demanda le paysan en relevant le visage.

- Ce que tu veux, répondit le géant. Seule la peau du corps m'intéresse.

- Bon.

- Tu les enterreras dans la forêt, Elias, suggéra le prêtre. Il vaut mieux ne pas laisser traîner ce genre de traces. »

En quelques mouvements, Elias détacha la hure et les sabots de l'animal et tendit fièrement au moine une large peau sanguinolente à laquelle restaient accrochés quelques bouts de viande éparses. Le père de Nouet s'était absenté et revint muni d'une bassine d'eau, dans laquelle il plongea le trophée. Pendant ce temps, à la lueur de l'unique chandelle de suif posée sur la table, le paysan s'était attaqué au découpage des morceaux de l'animal. Il avait commencé par l'épaule et le dos afin de les donner à sa femme pour qu'elle les fasse griller et continuait sa besogne, sous le regard des deux religieux. Au début, le prêtre tenta d'alimenter la conversation mais s'aperçut rapidement que c'était peine perdue. Le paysan restait concentré sur sa tâche, maniant avec attention le tranchant de son couteau. Quant au moine, il semblait peu disposé à échanger, grattant les derniers morceaux de chair sur la peau, se contenant de répondre par quelques mots ou même des grognements. Quand il daignait répondre...

Lorsque les trois hommes revinrent dans la maison, la chaleur qui y régnait leur rougit les joues par contraste avec le froid de la réserve. Les yeux de la paysanne s'agrandirent en les voyant entrer. Elle tenait dans ses bras la petite fille, qu'elle avait déshabillée, installée près du feu et revêtue d'une couverture de laine épaisse et sale. Elle s'appliquait à la sécher et la réchauffer en la frottant avec de la paille. A la vue du géant, elle eut un petit mouvement de recul imperceptible.

« La... la p'tite était glacée, bredouilla-t-elle. J'me suis dit qu'elle allait attraper le mal. Et le père de Nouet m'avait dit... »

Le colosse demeura muet, le regard fixé sur la scène : cette jeune paysanne affolée de sa propre hardiesse, son paysan de mari gêné de l'initiative de sa femme, les enfants se tassant, se faisant plus petits encore pour échapper au moine géant. Et surtout, la petite fille, grelottante et immobile. Son corps nu,

juste recouvert de sa grosse couverture qui semblait l'écraser, était beaucoup trop fluet. Presque maigre. Cacochyme. Et ce petit corps osseux et grisâtre tremblait à se démettre.

Mais il ne se démettait pas.

Ursus. Je m'appelle Ursus mais je reste un guerrier.

Ma simple vue suffit à effrayer les adultes comme les enfants. Mon corps est ma première arme.

Mais ce corps qui se tient devant moi me trouble, d'apparence si fragile et pourtant si acharné à survivre. Plus que je ne l'aurais pensé. Comment croire, en la voyant dévêtue, qu'une enfant si frêle puisse se montrer si robuste. Elle s'accroche et elle vit. Une telle résistance est admirable.

Mais nous n'irons pas loin si je ne prends pas soin d'elle.

J'aurais dû savoir qu'elle aurait froid. Que la route serait dure.

Mais l'aurais-je su, jamais ne me serait venue l'idée de dévêtir l'enfant et de la réchauffer.

Que faire ? Comment m'y prendre, moi que rien n'arrête, face à cette enfant ?

Je m'appelle Ursus. Et je ne suis qu'un guerrier.

« Vous avez fort bien fait, Marthe, interrompit le père de Nouet, tranchant le silence gênant qui s'était instauré. Allons, allons ! Préparons vite ces beaux morceaux et mettons-nous à table ! »

Instantanément, les regards glissèrent sur le géant pour se concentrer sur le plat de magnifiques pièces de viande, qu'on déposa à cuire sur une grille de fer posée au-dessus du feu. On sentait que personne ici ne mangeait vraiment à sa faim depuis des jours. Les yeux s'étaient agrandis de gourmandise. Rapidement, l'odeur de la viande grillée l'emporta sur celle du feu de bois et chacun commença à saliver. Tout le monde s'était assis par terre dans cette large pièce au sol de terre battue, sauf Marthe, installée sur un petit banc rustique, et le prêtre, à qui on avait offert le seul tabouret. Le moine observait ses hôtes, tous vêtus de tissus sombres et rapiécés et coiffés d'un bonnet de laine. Les deux plus petits enfants, qui pouvaient avoir deux ou trois ans et dont on n'aurait su dire s'ils étaient garçons ou filles tant leurs visages étaient sales et leurs vêtements en guenilles, restaient collés à leur mère, osant de temps à autre un regard furtif au géant ou à la petite fille. Les deux autres, un peu plus âgés, feignaient de s'occuper du feu. Les longues boucles blondes de la plus petite laissaient deviner qu'il s'agissait d'une fillette et l'attitude de son frère, qui imitait les manières des hommes, ne laissait pas de doute quant à son sexe. Elias surveillait régulièrement la cuisson de la viande tandis que sa compagne avait sorti d'une sorte de berceau de bois un cinquième enfant, un nourrisson à peine âgé de quelques semaines, à qui elle donnait paisiblement le sein. Le père de Nouet alimentait tant bien que

mal une conversation légère avec les deux villageois. Il était désormais évident qu'il s'invitait au repas et salivait d'avance quand des effluves lui arrivaient aux narines. Sa présence permettait au moins de détendre l'atmosphère. La petite fille quant à elle, observait sans un mot ce tableau. Pendant un temps, elle était restée seule avec ces étrangers mais était venue s'asseoir à côté du moine dès que celui-ci s'était installé dans la pièce. Conscient de son allure inquiétante, le géant s'était assis dans un coin et attendait. L'obscurité de la pièce, dont l'unique éclairage provenait désormais du foyer, son énorme barbe et sa capuche largement rabattue sur son front rendaient absolument indiscernables ses traits. La lueur du feu creusait les visages du reste de cette assemblée affamée et tendue, donnant à chacun un air triste. La maison, petite et simple, pouvait abriter tous les convives. L'âtre y occupait une place centrale, encadré par un petit tas de bûches d'un côté et quelques ustensiles de cuisine de l'autre. Une grande table en bois et un banc constituaient pratiquement son seul mobilier, avec un coffre contenant quelques écuelles. Au bout de la pièce, de la paille et quelques couvertures avaient été disposées pour permettre à toute la famille de dormir. A côté de ce lit de fortune, une grande bassine et une cruche contenant de l'eau et le drôle de berceau du bébé, grossièrement taillé dans une bûche, complétaient l'aménagement intérieur. Dépourvue de cheminée, la pièce était uniquement aérée par un trou dans le mur et s'enfumait davantage à chaque instant.

Quand Marthe annonça que la viande était prête, il n'y eut qu'un seul mouvement pour se précipiter vers la table. Le géant s'installa à même le sol, laissant la fillette entre le prêtre et lui. Chacun se servit avec empressement dans le plat commun. La recette n'avait rien de raffinée, mais les morceaux de viande tendres, juteux et grillés à point étaient un vrai délice, tout particulièrement pour un estomac vide. Et chacun, autour de ce festin, était affamé. A voir les yeux écarquillés des enfants et leur manière de se jeter sur la nourriture, on ne pouvait douter un seul instant que ce repas imprévu était un don du ciel. Pendant de longues minutes, personne n'émit le moindre mot, piochant dans le plat de la pointe de son couteau ou avec ses doigts et portant la nourriture à sa bouche avec avidité. Seuls les bruits de mastication précipitée et les soupirs de satisfaction venaient couvrir le tambourinement de la pluie sur le toit et le crépitement irrégulier du feu.

Le père de Nouet rompit ce silence le premier :

« Eh bien, voilà ce que j'appelle manger à satiété. Marthe, gardez s'il vous plaît une belle pièce de viande pour Jeanne et ses enfants. Cela lui sera utile, pauvre femme. Vous verrez, frère Ursus, un tel repas aura des vertus curatives sur la fillette, autant que les soins que j'ai pu lui administrer. Et il nous redonnera à tous les forces nécessaires pour affronter l'hiver. Vous avez remarqué ? Le froid s'installe. Noël est passé de longue date mais c'est maintenant que l'hiver commence vraiment.

- Oh, je préfère ça, surenchérit Elias, à qui la bonne chère et la chaleur avait rougi les joues. Vous savez ce qu'on dit par chez nous : "Hiver de froid trop chiche, ne fait pas le paysan riche". Un bon froid tuera la vermine et les récoltes seront peut-être meilleures cette année.

- Avec l'aide de Dieu, il ne peut en être autrement. On meurt de faim en Flandres, m'a-t-on rapporté. Une famine sans précédent. En attendant, il reste de la viande pour quelques repas encore. Si vous le souhaitez, Marthe, et si vous m'acceptez encore à votre table, je pourrai vous fournir demain quelques feuilles de laurier et un peu de poivre pour faire quelques pâtés.

- Avec plaisir, mon père... approuva la jeune femme, qui se tourna timidement vers le moine. Nous ne pourrions assez vous rendre grâce pour ces repas. Les temps sont durs pour nous, entre les récoltes pas toujours bonnes et notre seigneur qui nous en prend toujours plus. Cette année, il a marié sa fille. Ça lui a coûté fort cher. Et à nous aussi, du coup... A la mort du père d'Elias, il nous a réclamé tout de suite la mainmorte¹⁰ pour récupérer notre alleu¹¹. La mainmorte ! Alors même que son père, notre ancien seigneur, ne la demandait plus ! Encore un maudit impôt sur ce que ma famille a mis une vie à mettre de côté ! Comment vous prouver notre gratitude ?

- Votre hospitalité nous suffira », coupa le moine. Il semblait plongé dans des pensées dont il ne valait mieux pas le tirer trop brusquement. « Je partirai quand la pluie aura cessé de tomber.

- C'est que... nous sommes vos obligés, mon... mon père. Mais ce ne sera guère confortable. » La gêne d'Elias semblait sincère qui, reconnaissant à l'extrême pour ce repas, regrettait de ne pas pouvoir offrir un gîte acceptable à ses hôtes. Ou bien était-ce une stratégie pour ne pas garder auprès de sa famille un aussi étrange couple ?

« De la paille sèche et un feu dans la cheminée nous conviendront.

- Eh bien c'est vraiment un don de notre seigneur que nous ayons pu nous rencontrer, renchérit le prêtre. Tout le monde va y trouver son compte, y compris moi-même ! Mais il est déjà tard. Je vois les paupières de nos enfants qui se ferment. Frère Ursus, je pense qu'il est temps que vous sortiez votre peau de sanglier de l'eau et que vous la grattiez encore pour qu'elle soit parfaitement propre. Elias, trouvez du sel, voulez-vous. Vous étendrez la peau pas trop près du feu et vous la recouvrirez de sel. On verra demain ce que donnera notre tannage de fortune ! »

A la perspective de se coucher rapidement, chacun se mit à l'œuvre, tandis que le prêtre se couvrait pour affronter la pluie. Il disparut dans la nuit à pas

¹⁰ La mainmorte était une interdiction faite aux serfs de transmettre ses biens personnels par héritage puis, à compter du 12^{ème} siècle, un prélèvement seigneurial opéré à l'occasion du décès pour permettre cette transmission.

¹¹ L'alleu ou franc-alleu correspond à une terre libre ne relevant d'aucun seigneur et exempte de tout devoir féodal ou redevance.

précipités. A la lueur de l'âtre, Marthe coucha ses petits les uns à côté des autres, les embrassant tendrement un à un, tandis que les deux hommes installaient la peau pour la nuit. La petite fille les observait, assise sur le sol, toujours silencieuse. Leur tâche accomplie, le géant et Elias partirent dans la réserve et en revinrent les bras chargés de paille, qu'ils jetèrent dans le coin de la pièce. Ils en colmatèrent aussi les ouvertures du mieux qu'ils le purent pour empêcher le vent de s'insinuer dans la pièce. Au bout de quatre ou cinq allers-retours, le tas qu'ils avaient constitué leur parut suffisant et le moine tendit à l'enfant sa couverture, afin qu'elle puisse s'installer.

« Bonne nuit, mon père. Bonne nuit, petite. »

La formule du paysan n'obtint aucune réponse. Le colosse se coucha à côté de l'enfant et s'enroula dans sa couverture pour une nuit paisible et chaude, bercée par le bruit de la pluie et ponctuée de respirations régulières et de faibles gémissements d'enfants.

- XIV -

Le lendemain matin, toute la maison fut réveillée en même temps que le soleil. Après le festin de la veille, le sommeil de tous avait été profond et réparateur. La pluie tombait toujours, moins fort que la veille. Le moine s'intéressa immédiatement à la peau de sanglier, la palpa, la gratta encore un peu puis sortit pendant un long moment. Marthe envoya son aîné chez le père de Nouet pour lui en rapporter les ingrédients promis, quelques feuilles de laurier, de thym et de sauge, un bel oignon et même trois petites pincées de poivre. Elias s'isola dans sa réserve pour entretenir ses outils en prévision des futurs travaux des champs. Enfermés dans ce petit espace, bloqués par la pluie, les enfants jouaient tranquillement en piaillant. A deux reprises la plus grande des fillettes s'approcha de la petite fille pour l'inviter à se joindre à leurs jeux, sans succès. Marthe termina de tresser un petit panier en osier et entama la confection des pâtes dès qu'elle le put. L'odeur de la préparation envahit de nouveau la pièce. Le grand moine revint vers midi. Il rapportait un fagot de bois d'une taille considérable et une énorme branche d'arbre morte dont on pourrait tirer plusieurs belles bûches.

La mi-journée vit à la fois le retour d'un pâle soleil et celui du père de Nouet. L'œil brillant, la mine joviale, il apparut à la porte et resta un instant humer l'odeur d'un air gourmand, salua les occupants de la maison, déposa sur la table un petit pichet qui contenait du vin, puis jeta un regard aux pieds de la petite fille, dont l'état lui parût encourageant. Il termina par l'examen de la peau de sanglier, qu'il caressa avec satisfaction.

« Bien. Idéalement, il faudrait la laisser sécher pendant quelques jours, voire quelques semaines. Mais je me doute que vous êtes pressés. Après le repas, nous raclerons le sel et y mettrons quelques gouttes d'huile pour l'assouplir. Mais d'abord... Marthe, pouvons-nous goûter votre ouvrage ?

- J'espère que ce sera bon, répondit la paysanne en rougissant.

- A n'en point douter, si le goût est à la hauteur du fumet, nous allons nous régaler. Frère Ursus, avez-vous vu les pieds de la petite ? C'est beaucoup mieux, non ? L'idéal serait qu'elle ne marche pas trop, pour le moment. Allons, Elias, les enfants ! Il me tarde de goûter ces pâtés... »

Chacun s'installa à table et se vit distribuer une large tranche de pain de seigle qu'Elias découpa avec son couteau. Le père de Nouet se servit un gobelet de bois d'un petit vin claret et un autre, plus rempli pour le reste des convives. Il en versa aussi un peu dans une écuelle, en le coupant encore avec de l'eau pour les enfants. S'il fallait admettre que la préparation de la veille, quoique roborative, était loin d'être gastronomique, le pâté qu'avait préparé la paysanne était un vrai délice. Chacun put s'en resservir et la petite fille comme les autres enfants le dégusta avec appétit, croquant dans de larges tartines avec avidité. Le vin déliant les langues, la conversation fut plus amène que la veille et le père de Nouet, qui appréciait manifestement la bonne cuisine et la boisson, dirigeait les débats avec entrain et bonne humeur. Potins, nouvelles et opinions divers furent passés en revue, sans que ces sujets ne retiennent l'attention du moine et de la fillette, jusqu'à ce que le prêtre abordât la question de la chasse.

« C'est ça qui nous manque sur les terres de France. Un peu de chasse ! Sans remettre en cause notre système, est-ce normal que certains seigneurs s'arrogent le droit de vous interdire de chasser ? demanda le prêtre.

- Sûr que non. Ça nous aiderait bien, nous autres, de pouvoir braconner un peu, répondit Elias. Mais si on se fait prendre...

- C'est que l'année dernière, nous avons encore un cochon, mais nous l'avons tué avant l'hiver et n'avons pas pu en racheter, renchérit Marthe. Alors vous pensez, un sanglier offert par des moines, la belle aubaine !

- On envisage d'acheter un mouton pour faire de la laine et du fromage. Mais c'est cher. Heureusement il nous reste quelques poules.

- Savez-vous, expliqua le prêtre en levant un doigt docte, que chez les anglais le braconnage est, sinon admis, tout au moins largement toléré. De fait, on dit que vous trouvez dans toutes les campagnes des paysans bien entraînés à la chasse à l'arc et qui forment d'excellents bataillons d'archers pour les troupes de leurs seigneurs.

- Des archers ? Le grand moine venait de rompre son mutisme avec brusquerie.

- Oui, des archers. Pas des arbalétriers comme chez n...

- Un archer, bien sûr... marmonna le géant.
- Pardon ? » Le curé demeurait incrédule face à ce moine gigantesque qui semblait tout à coup fasciné par ce qu'il avait dit.

« C'est lui qu'il me faut... Sommes-nous loin d'Avel Koad ? demanda le colosse.

- Avel Koad ? Un peu. Une dizaine de jours de marche vers l'ouest. Peut-être un peu moins. Mais...

- C'est une très bonne idée. »

Le moine s'était levé d'un bond et s'était dirigé vers la porte pour s'y appuyer, comme s'il n'avait pas su l'ouvrir, perdu dans ses pensées. Son intervention avait laissé chacun abasourdi, dans l'incompréhension la plus totale. Aussi le curé se mit-il au travail dès le repas fini. La peau fut badigeonnée d'huile et resta à sécher dans la pièce unique de la maison. Quand il se retourna pour annoncer au moine qu'elle serait utilisable le lendemain, celui-ci était déjà sorti.

La pluie avait cessé mais les routes étaient boueuses et promettaient un chemin pénible. La journée était déjà avancée. Le moine observa un long moment le ciel et l'horizon, à l'endroit où le soleil se coucherait dans quelques heures. Il fallait se résoudre à rester une nuit de plus. Mais l'inaction le rendait nerveux. Sa promenade du matin était déjà loin. Il se retourna brusquement vers la maison. La petite fille se tenait dans l'entrebâillement de la porte, surveillant sans doute que le géant ne partait pas sans elle. Le regard du colosse balaya la maison. Elle était petite et pauvrement bâtie mais en bon état. Il héla le paysan d'une voix forte :

« Elias ! N'as-tu pas un champ ? N'est-ce pas la saison où l'on retourne la jachère¹² ? »

L'homme sortit, l'air embarrassé.

« Si... mon père... et on cure les fossés...

- Alors trouve-moi une houe. J'ai besoin d'exercice. »

Elias n'hésita pas longtemps. Il sortit de sa réserve deux outils et en tendit un au géant avec timidité :

« Vous êtes sûr, mon père ? Ce n'est pas la tâche qui manque. J'ai passé l'hiver à terminer ma maison. Mais je ne voudrais pas...

- Ton champ ?

- Hem... Il est là-bas. A côté de la maison. Juste derrière mon potager.

- Il est à toi ?

- Sûr ! C'est mon alleu. Ma terre à moi. Je la tiens de mon père. Les terres domaniales sont plus loin, vers le château. Il n'est pas grand, mais il est à moi. Et là-bas, c'est la partie en jachère. »

¹² Terre labourable qu'on laisse temporairement reposer en ne lui faisant pas porter de récolte pour lui permettre de reconstituer ses réserves en eau et sa capacité de production.

Le moine ne répondit pas. Les deux hommes s'avancèrent à grands pas et, côte à côte, commencèrent à retourner la terre avec énergie. Elle était meuble et lourde, presque boueuse. Les coups faisaient voler des mottes en tous sens. Au bout de quelques minutes, le géant, piochant à mouvements redoublés comme on frappe à la guerre, avait pris plusieurs pas d'avance sur le paysan. Il ne marqua pas un temps d'arrêt jusqu'au soir, harassant la terre, la travaillant, la mélangeant, la trempant de sa sueur. Et à chacun de ses coups, sa colère s'atténuait un peu. Si peu...

Ursus, je m'appelle Ursus et je suis fou.

Fou ! Fou que je suis d'avoir accepté un tel fardeau !

Et fou, plus encore, de le garder !

Suis-je donc une nourrice ? Suis-je même un moine ? Ai-je prononcé des vœux envers quiconque ? A qui ai-je promis de m'occuper de cette enfant ? Personne ! Qu'est-ce qui m'empêche de la laisser ici cette nuit, aux soins de ces paysans ? De partir de mon côté, retrouver ma liberté. Rentrer à l'abbaye peut-être ? Rien !

Et pourtant je sais que je ne le ferai pas. Pourquoi ? ! Je ne saurai le dire. A ceux qui se posent des questions, la vie n'apporte pas toujours de réponse.

Jusqu'à présent, tout ce qui s'est opposé à moi, je l'ai détruit ou m'en suis éloigné prudemment.

Alors pourquoi aujourd'hui m'encombrer de cette gamine ?

Je m'appelle Ursus et je suis devenu fou.

De temps à autres, des voisins venaient observer ce moine géant travailler sans relâche comme deux des leurs, se poussant du coude et conversant avec Elias, le temps de le féliciter pour cette aide. Gagné par la chaleur due à l'exercice, ce dernier avait vite ôté sa cape et marquait régulièrement un temps de pause. Il restait appuyé sur sa houe, haletant, soulevant son chaperon pour s'aérer la tête, soufflant de grands nuages de vapeur dans l'air froid de l'hiver.

Une unique fois le colosse releva la tête et se tourna en direction de la maison. La petite fille déguisée en moine s'était assise au bout du champ, et l'observait en silence. Les bras du géant pendirent un instant le long de son corps tandis qu'il fixait l'enfant. Puis il se remit à l'ouvrage.

L'angélus avait sonné depuis plusieurs minutes, rappelant les travailleurs dans leurs foyers. Comme le soir tombait, et que les lueurs grises du crépuscule ne permettaient plus d'y voir à dix pas, le moine posa son outil et s'enfonça dans la forêt, dont il ne revint que plusieurs minutes plus tard. L'enfant, qui l'avait suivi à une distance prudente, marchait toujours dans ses pas quand il entra dans la maison d'Elias.

Au brouhaha qui régnait à l'intérieur succéda un silence lourd quand surgit le curieux duo. Interrompus dans leurs jeux, les enfants vinrent se cacher derrière leurs parents. Marthe, qui reprisait une tunique d'un vert tirant sur le gris, stoppa son ouvrage. Elias était torse nu et se nettoyait les bras dans un seau de bois plein d'eau glacée. Quand il eut fini, le moine lui emprunta ce seau et vint trouver l'enfant, dont il nettoya les pieds couverts de boue. Au contact de l'eau froide, elle réprima une grimace. Visiblement, lui-même avait déjà procédé à sa toilette car sa robe n'était pas aussi tachée que pouvait l'être les braies et les houseaux du paysan. Ayant inspecté les pieds de l'enfant, il l'installa sur le banc et disposa à côté d'elle son couteau, la peau du sanglier et une grosse aiguille et du fil prêtée par Marthe. Il enroba les pieds et les mollets de l'enfant dans la peau épaisse et y tailla avec précision le patron de chaussures à la pointure de la fillette. Il en doubla la semelle pour la rendre plus épaisse, découpa une dizaine de longues et fines bandes de peau puis divisa le reste du cuir en deux larges morceaux. Enfin, il entama de coudre l'ensemble de ces pièces pour former une paire de bottes rudimentaires. Sa seule interruption fut le moment du repas où chacun put contenter de nouveau sa faim grâce aux restes de sanglier. Entre le pâté et les morceaux de viande mis en réserve, la famille était assurée de plusieurs vrais repas pendant des semaines. Le moine se remit à la tâche à la lueur du feu et ne finit que tard dans la nuit, alors que tous étaient profondément endormis, blottis les uns contre les autres, emmitouflés dans leurs couvertures et la tête chaudement enfoncée dans leurs bonnets. Seule dans un coin de la pièce, la petite fille avait d'abord attendu que le géant termine son ouvrage mais avait finalement succombé au sommeil et reposait sur la paille, à moitié découverte, paisible.

- XV -

Le soleil était à peine levé que le moine se tenait debout dans la pièce, fouillant dans son sac, rassemblant ses affaires avec énergie. Il avait ouvert la porte, observé le ciel chargé de nuages, humé le vent, respiré l'odeur de terre gorgée d'humidité alentour et avait paru satisfait. Son agitation avait réveillé la famille d'Elias et six paires d'yeux, à peine dissimulées sous de grosses couvertures de laine, observaient avec fascination cette immense silhouette s'activer dans la semi-obscurité. Dès le réveil de la petite fille, il lui enfila les bottes et ajusta sa robe surmontée de son capuchon pour empêcher que le froid y pénètre. A la demande du moine, Elias s'était levé et avait quitté la maison. Il revint les bras chargés de miches de pain, qu'il déposa sur la table. Le moine en saisit quatre, les glissa dans son sac et se dirigea vers Elias dans la main de qui il glissa un petit sac en toile dont le contenu tinta. Il lui marmonna sans le regarder : « Pour le sel, le fil et le reste ». Puis il chargea le sac sur son dos, attrapa l'enfant par la main et quitta la maison brusquement.

Cette sortie, aussi rapide que l'avait été l'apparition du duo dans le village, se révéla si surprenante que l'ensemble de la famille ne put s'empêcher de se retrouver sur le pas de la porte pour observer ce moine colossal avançant à grands pas vers l'ouest, sous le ciel blanc hivernal, suivi par une petite fille qui trottnait derrière. Ce n'est que lorsque leurs deux silhouettes se firent minuscules qu'Elias ouvrit le sac pour en observer le contenu. C'était de grosses pièces d'argent. Une soixantaine de deniers. De quoi fournir du pain à toute la famille pendant un mois ou s'offrir un agneau. Le paysan observa un instant ce précieux trésor, puis s'en retourna dans sa maison en se grattant la tête. Rien de ce qui s'était passé chez lui depuis deux jours n'était habituel. Rien n'était logique. Et même si finalement sa famille avait tiré un large profit de cette situation, il soupira de soulagement qu'elle fut terminée.

L'air était si froid ce matin-là que la terre avait gelé et certaines flaques étaient couvertes d'une fine couche de glace. Le vert pâle, presque blanc, des prairies couvertes de givre, contrastait avec les bois sombres qui encadraient la route. L'air frais saisissait les corps mais réveillait les esprits. Un craquement sec et régulier accompagnait chaque pas et résonnait dans la campagne encore assoupie.

Le géant et l'enfant marchèrent pendant des heures. La route était belle et la petite fille n'avait montré aucun signe de fatigue. A la demande du moine, Elias avait rempli son sac de plusieurs poignées de fèves en plus des grosses miches de pain. Pas de quoi festoyer mais de la nourriture suffisante pour plusieurs jours. Ils avancèrent sans relâche, se restaurant en route, suivant un chemin qui les conduisait droit vers l'endroit où le soleil allait se coucher quelques heures plus tard. Ils marchaient vers leur objectif. Ils marchaient pour profiter de la lumière du jour et arriver vite. Mais ils marchaient aussi pour ne pas avoir à penser à autre chose. Ne partager que cette idée de rejoindre Avel Koad.

La tombée du soir parvint à les arrêter. Une halte s'imposait, qui plaça le grand moine dans la situation qu'il redoutait le plus : se trouver de nouveau seul face à l'enfant. Le géant sentit monter en lui une inexplicable angoisse. Il mit un temps infini à rassembler le bois, aménager un abri de fortune pour la nuit et allumer le feu. Le repas fut vite englouti et l'enfant se coucha sur le sol, emmitouflée dans sa couverture. Tremblant de froid, elle se rapprocha le plus possible du feu. Mais un vent s'était levé du nord, glacial, s'insinuant entre les branches, sous leur abri et leurs vêtements, glissant sur la peau, s'y accrochant, la pénétrant pour geler les chairs.

Assis sur un tronc d'arbre mort, le moine veillait. Il contemplait ses mains. Deux mains immenses, épaisses et dures, vives et puissantes, qui jusqu'ici

n'avaient su que détruire et devaient apprendre à bâtir. Elles n'avaient su que tuer et devaient désormais préserver la vie, la faire grandir. Il mesurait combien cette nouvelle tâche était plus difficile.

Il ferma les yeux et se réfugia dans cette bienfaisante obscurité. A présent il pouvait se concentrer sur ses pensées et non sur ce flot d'images qui harcèle sans cesse l'esprit d'un homme.

Ursus, je m'appelle Ursus. Je ne crains rien ni personne.

Je passe mon doigt sur le fil de la dague. Elle est glacée et tranchante. Je comprends pourquoi l'abbé me l'a laissée. Il me met à l'épreuve. Il m'a bien cerné. Il a compris que je n'avais pas vocation à rester au monastère, à l'abri des épreuves, caché. Il a compris que je devais sortir et affronter mon démon.

Dans ces conditions, pourquoi me voiler la face et avancer désarmé. Autant avoir de quoi me battre et faire face à ce dragon les armes au poing, prêt à rugir, déchirer, broyer. Armé, je me laisse une chance de plus d'être violent et donc l'opportunité de ne pas l'être. A l'abbaye j'ai tenté de fuir mon démon. Dehors, je n'ai pas d'autre choix que de l'affronter.

Vaincre ou mourir.

C'est à ce prix seulement que j'apprendrai à me dominer vraiment.

Je m'appelle Ursus et je suis ma seule peur.

Le grand moine rouvrit les yeux et observa un instant la petite fille qui grelottait, luttant tant bien que mal contre l'humidité pénétrante de la nuit. Il déposa deux bûches dans le feu puis saisit le tronc d'arbre mort qu'il fit glisser près des flammes pour caler la toile de bure qui leur servait d'appui et se coucha dos contre lui pour se protéger au mieux du vent. Quelques minutes passèrent avant que l'enfant ne se mette à s'agiter. Enroulée au mieux dans sa couverture, elle avait contrôlé le tremblement de ses mains pour sortir de sous sa robe le petit pot en terre cuite que lui avait confié le frère Boniface, l'avait ouvert non sans mal et, plongeant ses doigts à l'intérieur, s'était mise à déguster le miel qu'il contenait. Le colosse mit plusieurs secondes avant de deviner sur sa joue le scintillement d'une larme. Un reniflement contenu finit par trahir définitivement le secret de l'enfant. Suçant ses doigts au doux goût sucré et réconfortant, luttant de toutes ses forces contre la peur des ombres et du froid, la petite fille pleurait en silence.

Quand enfin elle eut terminé le pot, elle en scruta un instant le fond pour y dénicher les dernières gouttes d'un réconfort fugace mais précieux, puis le posa sur le sol avec précaution. Sans un mot, elle se releva en soufflant, comme si la morsure du froid lui faisait mal, observa un instant le moine géant allongé devant elle. Elle scruta son regard et ne dut pas y déceler de haine. Pas même de vraie animosité. Alors en quelques petits pas, elle s'approcha de lui et vint se glisser

presque contre son corps, à l'abri de cette masse d'un côté et réchauffée par le feu de l'autre. Le colosse s'était figé. Il n'osait plus bouger. Presque contre lui, la petite avait encore grelotté durant de longues minutes. Petit à petit son corps s'était apaisé et il la sentit se détendre, s'abandonner et s'endormir paisiblement tandis que lui-même n'arrivait pas à respirer. Il percevait nettement les crépitements de son feu, faisant écho aux craquements de la forêt. Tout était calme, paisible. Le sommeil, pourtant, ne le saisit que tard dans la nuit.

- XVI -

L'aube se leva sur ce curieux tas de couvertures et de robes de grosse laine sombre entremêlées. Le soleil avait déjà parcouru un peu de son court chemin quotidien quand le géant ouvrit les yeux et se souvint. Il commença à remuer avec une lenteur mesurée pour ne pas brusquer l'enfant, encombré par ce petit corps fragile qui s'était collé à lui pendant la nuit. Il rassembla leurs affaires pendant qu'elle émergeait petit à petit des brumes du sommeil. Elle s'étira, se frotta les yeux et frissonna dans la fraîcheur du matin. Le moine lui tendit une miche de pain et effaça rapidement les dernières traces de leur campement.

Les deux voyageurs reprirent la route sans prononcer un mot de toute la journée. L'enfant trotta derrière le géant avant que les premiers signes de faiblesse n'apparaissent. Mais si la fillette ralentissait et trébuchait, elle continuait de suivre son guide gigantesque. Au bout d'un long moment, ce dernier stoppa et se tourna vers elle. Elle s'était arrêtée en même temps que lui et le fixait d'un air attentif. Sans peur. Sans reproche envers lui. Il s'approcha de l'enfant, l'attrapa par la taille et, d'un geste leste, la plaça sur ses épaules. Puis reprenant la route, il se remit à marcher, de plus en plus vite, jusqu'à courir. Courir vite. Courir longtemps.

Désormais ils allaient évoluer de cette manière durant les quelques jours que durerait le voyage. Quand la petite était fatiguée, le géant la saisissait et la logeait sur ses épaules, puis partait en courant à grandes foulées sur le chemin. Et c'était un spectacle des plus étonnants que de voir ce moine minuscule chevauchant un moine immense et traverser la campagne à toute allure, au rythme dynamique et régulier de cette monture infatigable. De temps à autres, le vent soulevait le capuchon du petit moine et on pouvait distinguer les traits sérieux d'une petite fille aux cheveux souples et légers et aux petits poings agrippés à la robe du mystérieux géant.

Au cours de cette marche, un soir vint où les bourrasques n'avaient pas faibli et le froid hivernal glaçait les voyageurs jusqu'aux os. La nuit précédente, une fine bruine s'était mise à tomber. Chaque petite goutte imbibait leur abri de toile

jusqu'à la dernière fibre, affaiblissait le feu, s'insinuait dans les vêtements, empêchait les deux moines de trouver le sommeil. Au départ, ils s'étaient protégés de l'humidité en s'abritant sous un pin, sur le tapis de ses épines, et en improvisant un toit de branchage. Cet abri s'était vite révélé insuffisant. L'homme et l'enfant s'étaient terrés entre les racines d'un gros chêne, y cherchant en vain moins le repos que la fin de la souffrance que leur infligeait l'hiver. Finalement, transi de froid, le géant avait décidé de poursuivre la route pendant la nuit. Rester, c'était mourir.

Ils cheminèrent péniblement jusqu'au petit matin à travers ces arbres à l'écorce noire d'humidité, traversant des flaques de boues indécelables et si profonde pourtant qu'on manquait y laisser ses chaussures. De nuit, le chemin était presque invisible. Le lever du soleil n'avait que peu amélioré leur progression. Par endroits, la faible lumière peinait à traverser l'épaisseur des résineux. La forêt prenait alors une allure sombre et lugubre, où même le silence semblait plus oppressant. Le bois, noir et sinistre, abandonné par la vie, y devenait hostile. Malgré leur lassitude, les voyageurs ne pouvaient se permettre de s'arrêter bien longtemps.

La pluie cessa de tomber vers midi, les laissant trempés et gelés. Alentour, le bois avait repris quelques couleurs. Parfois un rayon de soleil traversait les frondaisons et parvenait jusqu'aux gouttes qui parsemaient les branches, la mousse et les fougères. Le vert de la forêt revenait timidement, illuminant les pas des voyageurs. La fatigue et le froid cependant achevaient d'épuiser leurs victimes et en absorbaient les dernières forces. Il fallut s'arrêter dès la tombée du soir, alimenter un feu puissant pour tenter de se sécher et déguster une soupe de fèves brûlante à vous en arracher des soupirs d'aise. A ces voyageurs fourbus, trempés, transis, ces flammes étaient indispensables pour survivre à la nuit. Sans feu pour sécher leurs vêtements, la pluie risquait de leur être mortelle. Le géant hésita un instant puis jeta encore une bûche dans le foyer. Malgré sa résistance extraordinaire au froid, la chaleur exquise qui en émanait lui arracha un frisson. Il jeta un regard à l'enfant qui n'osait plus bouger. Claquant des dents, elle luttait contre les éléments et la fatigue avec courage. Le grand moine se demanda comment un corps aussi maigre pouvait faire preuve d'autant d'énergie. Mais il s'interrogeait surtout sur l'utilité de leur voyage. Tout cela lui semblait vain. Elle ne survivrait pas à de telles épreuves. Trop petite. Trop frêle. Il surveillait le petit corps en train de s'endormir, enfoui sous des couvertures que sa respiration d'enfant soulevait à peine. Il réfléchissait. Le père André l'approuverait-il ? Certainement pas ! Il observa sa main droite et le morceau de tissu qu'elle renfermait. Ce morceau de laine avec lequel il allait étouffer l'enfant. Le géant se leva, s'approcha à pas feutrés. Au ralenti, ses bras se tendirent vers la fillette. Elle ouvrit les yeux. Le moine s'arrêta net, se détourna et s'éloigna, s'assit puis

l'observa. La petite s'était redressée et le fixait en silence. Dans son regard, aucune peur. Aucune colère. Juste une question. Une seule. Toujours la même. Ou allons-nous ?

Négligemment, il jeta une nouvelle bûche dans le feu. De grandes flammes en naquirent bientôt. Longues et étincelantes, elles crépitaient dans le silence de la nuit. Chaudes et douces. Vivantes.

Ce furent ces flammes qui les sauvèrent. Et ce furent elles qui les perdirent.

- XVI -

Des détrousseurs. Trois puis quatre. Sans doute plus nombreux encore, tapis dans l'obscurité. Ils avaient surgi dans un silence presque parfait. Pas un mot, juste quelques gestes brefs et précis, plusieurs fois répétés. Sortis de la pénombre, ils inspectaient le campement mais n'y découvrirent rien que quelques fougères aplaties, un abri de fortune, les reliefs du repas et un long bâton de marche. Un grand gars famélique fouilla la braise de la pointe de son arme, une méchante lance de facture grossière. Il ne prononçait pas un mot et promenait alentour son regard perçant. Sans doute savaient-ils, lui et ses compagnons, que leur proie se trouvait encore dans les parages. Le moine les avait devinés dans la nuit, mais un peu trop tard. En un instant, il s'était éloigné de quelques pas du campement, emportant la fillette dans ses bras sans se soucier de leurs sacs, rangés dès la veille à l'abri des regards. Il s'était réfugié au creux du tronc fendu d'un vieux tilleul, serré contre son écorce rêche. Ainsi dissimulés, il attendait, guettant le moindre signal. Les rôdeurs ne semblaient pas vouloir partir. Il en avait compté quatre mais se doutait qu'ils devaient être plus nombreux, qui encerclaient le bivouac. A en juger par leurs armes, ils ne devaient pas être des guerriers. Juste une horde de pillards, prêts à égorger les voyageurs imprudents pour une poignée de piécettes et un quignon de pain. Mais ils se révélaient habiles à se déplacer sans un bruit et semblaient plus organisés que leurs allures ne le laissaient supposer. Ils avaient la connaissance des lieux pour eux. La nuit était leur terrain de chasse. Il fallait éviter à tout prix de les affronter.

Tout à coup, un homme vêtu de hardes épaisses et armé d'un gourdin se glissa à quelques pieds des deux moines. La petite fille sursauta dans les bras du colosse et se serra contre lui. Plissant les yeux, le rôdeur scrutait la nuit à leur recherche mais ne se doutait pas qu'ils puissent se cacher aussi près. Il s'arrêta, humant l'air comme s'il avait senti leur présence. Malgré l'opacité de la nuit, il avait toutes les chances de les découvrir. Lentement, le moine dégagea la main qu'il avait plaquée sur la bouche de l'enfant pour éviter qu'elle ne crie et saisit son arme à sa ceinture. A cette distance, il ne lui aurait fallu qu'un pas et un geste pour égorger l'imprudent. Il se contenta de le fixer, prêt à agir. L'homme demeura une éternité à flairer alentour. Manifestement aussi dépourvu d'odorat

que d'acuité visuelle, il finit par s'éloigner sans un bruit. Le silence se fit. Complet. Les yeux des voyageurs ne leur servaient plus à rien, incapables de déceler la présence des détrousseurs. Leurs oreilles demeuraient aux aguets, guettant le moindre son sans succès. Aucun indice ne permettait de repérer leurs poursuivants, si toutefois ils ne s'étaient pas éloignés. Les deux moines ne pouvaient que patienter jusqu'au matin, immobiles et silencieux. Instinctivement, le géant scruta le ciel pour savoir où se situait la lune dans sa course et estimer le temps qu'il restait à attendre. Mais l'épaisse couverture nuageuse opacifiait la nuit. Le grand moine aurait voulu sortir mais il redoutait un piège. A la lumière du jour, il pourrait évaluer les risques, décider de s'enfuir ou peut-être affronter ces hommes. En attendant, il devait tenir. Une fine bruine se mit à tomber. Au moins étaient-ils un peu à l'abri. Il se cala au mieux contre l'arbre, l'enfant toujours blottie contre lui et ne put que constater qu'elle s'était endormie. Le temps s'écoula alors doucement, rythmé par la respiration de la fillette. Légère. Paisible.

- XVII -

Quand les premières lueurs de l'aube parurent enfin, le moine se décida à bouger de sa cachette. Épuisé, moulu de fatigue et de courbatures, encombré du petit corps endormi, il s'extirpa avec peine de l'arbre creux et inspecta les alentours avec soin. La forêt détrempée s'égouttait doucement, sans que le moindre mouvement ne trahisse la présence d'êtres humains. Le moine s'étira, constata que les sacs étaient toujours à l'abri mais que les rôdeurs avaient emporté son bâton. Un tel larcin montrait le niveau de ces pillards. De mauvaise humeur, il regrettait de plus en plus de ne pas les avoir affrontés. Il décida de s'éloigner un peu avant de se restaurer et grogna en entamant sa marche. Il n'avait pas avancé une heure qu'il s'arrêta. L'enfant venait de se réveiller et il décida qu'il était plus que temps de la poser et de se restaurer. Ils goûtèrent hélas un repos de courte durée. A quelque distance de là, des silhouettes venaient de faire leur apparition au bout du chemin. Le premier réflexe du géant fut de vérifier qu'il ne s'était pas laissé encercler. Il se retourna et fouilla du regard les alentours, qui semblaient parfaitement calmes. Les deux moines surveillèrent l'avancée des nouveaux venus avec prudence, comme ils approchaient d'un bon pas : un homme, de noble origine à en juger par ses atours propres et colorés, monté sur son destrier et suivi de son escorte, deux fantassins aux allures de brutes. A leur passage, et bien que les voyageurs se tenaient à l'écart, assis au bord de la route, l'un des soldats beugla de laisser place à son seigneur dont ils ne comprirent pas le nom. Le géant fixa la petite troupe d'un air maussade. Un cheval leur ferait gagner au moins une journée de marche et leur épargnerait de la fatigue. « Pourquoi tu me fixes toi ! ? » brailla le même soldat en direction du

religieux. Les hommes armés avaient parfois tendance à outrepasser leurs fonctions de protection et aimaient intimider moins forts qu'eux sous prétexte qu'ils portaient une lance. Celui-ci ne se souciait guère que leur interlocuteur fût un homme d'église ou un enfant. Le moine baissa la tête. Fatigué, il ne voulait pas d'histoire, malgré l'insistance de l'autre homme qui s'était arrêté et le toisait de trop près. Et puis, le père André aurait refusé que le sang coule. Mais André n'était pas là. Et l'autre se montrait trop provocateur. Le géant ne put s'empêcher de constater que la broigne du soldat était mal ajustée, inadaptée à la corpulence de celui qui la portait et baillait au niveau de la bedaine. Il releva la tête. « Je t'ai dit... ». L'homme d'arme n'eut pas le temps d'achever sa phrase, soldat irrespectueux et trop confiant, qui confond agressivité et force. Il avait saisi la garde du long poignard accroché à sa ceinture. Le geste se voulait menaçant. Il ne fut que trop lent. Et mortel. Un pas à franchir et le moine s'était trouvé sur son adversaire. Sa main avait saisi celle du soldat et l'avait accompagnée en avant. Dans un mouvement réflexe le guerrier avait alors tiré dans l'autre sens pour amener son arme vers lui. Le moine l'avait encore accompagné mais avait dévié la lame pour la planter, non dans son fourreau, mais dans le ventre de son porteur, jusqu'à la garde. Dans les yeux du soldat, la morgue laissa place à la stupeur. Sa bouche s'ouvrit, comme pour parler, mais aucun son n'en sortit. Les deux autres guerriers voulurent réagir. Déjà le géant s'était glissé entre les jambes du destrier pour trouver le second garde de l'escorte, dont les traits trahissaient une extrême jeunesse. Imprudent soldat qui n'anticipe rien et ne prépare ses armes que quand le danger est sur lui. En décrochant sa lance de son dos il venait de découvrir sa garde et n'eut pas le temps d'achever son geste. Une paume dure vint heurter son menton. Le fil d'une lame avait glissé le long de sa gorge et y avait laissé une plaie nette, rouge et mortelle. Derrière, l'épée du cavalier s'élevait pour frapper l'ennemi. Fou ! Arrogant seigneur qui s'en va au combat comme d'autres partent à la parade, tête nue et cape au vent. Cette cape allait devenir son linceul, auquel le moine s'était agrippé d'une main ferme et qu'il avait tiré jusqu'à ce que le cavalier bascule et dégringole de sa monture. D'un geste, le géant avait recouvert le visage de ce grand morceau d'étoffe. Aveuglé, le seigneur au nom inconnu frappa devant lui par trois fois mais sa lame ne fendit que l'air. Quand enfin il arracha la cape de son visage dans un mouvement nerveux et désordonné, ce ne fut que pour voir l'extrémité du poignard pris à sa propre escorte lui pénétrer l'œil.

Une poignée de secondes après le début de la rencontre, trois hommes gisaient au sol, baignant dans leur sang. Et un quatrième réfléchissait. Le premier garde gémissait et suffoquait, roulant des yeux emplis de détresse. Le géant s'approcha de lui et passa sa lame le long de sa gorge, pour qu'enfin un peu de silence lui soit accordé. Le corps blessé cessa de se tortiller. Le calme revint, appréciable. Le colosse inspira à fond puis souffla longuement, comme soulagé.

Finalement il n'allait pas prendre le destrier. Une bête trop belle, un trop riche équipage pour un simple moine. Il fouilla les bourses des cadavres et les trouva presque vides. « Ces trois-là sont morts pour rien, grommela-t-il pour lui-même. Dommage, il va falloir marcher... »

Ils repartirent immédiatement et avancèrent avec prudence durant cette journée grise qui avait si mal débuté. Lui tentait d'analyser les derniers événements. Elle tâchait de le suivre. Et le froid demeurait. Omniprésent.

Avec l'effort de la marche, on pouvait lui résister sans peine. Mais le soir venu, sa vivacité se rappelait au souvenir des voyageurs et les tirait cruellement. Si l'homme n'y semblait pas trop sensible, luttant tant bien que mal contre les frissons qui lui secouaient le corps, l'enfant restait prostrée, immobile, emmitouflée dans sa couverture pour préserver le peu de chaleur que leur repas lui avait apporté. Sous ses yeux voilés par la dureté du voyage, le moine disposa des branchages contre un arbre et y tendit une couverture pour atténuer la morsure du vent. Il étala quelques feuilles mortes et fougères sur le sol et se coucha sur ce lit de fortune, à côté du feu. Au moment où il se recouvrait de sa grosse couverture de laine, il posa son regard sur l'enfant. Recroquevillée, elle grelottait sans bruit et l'observait. Il ne faisait aucun doute que le froid aurait raison d'elle cette nuit. Ce voyage avait été vain.

Le moine réfléchit de nouveau et laissa s'égrenier une poignée de secondes. Il se leva péniblement. Lui-même commençait à souffrir des conditions de leur périple. Il se coucha juste derrière l'enfant, qu'il enroba dans sa couverture. Il sentit ce petit corps glacé se blottir instinctivement contre lui sous cet abri tiède et presque douillet et retint un mouvement de recul. Durant de longues minutes il l'entendit claquer des dents. Mais progressivement, le tremblement de ce petit corps s'apaisa. Sa respiration se fit plus lente et régulière.

Le vent avait balayé les nuages de cette froide nuit d'hiver. Il faisait bruisser les branches des arbres et grincer les troncs. Les deux voyageurs s'endormirent sous les étoiles, calmes et sereins.

Chaque soir désormais, il soulèverait un pan de sa couverture.

Sans un mot, elle se relèverait d'un bond et se coucherait contre lui.

A l'abri.

- XVIII -

Plus les deux voyageurs avançaient et plus les rencontres se multipliaient. La forêt laissait place à des plaines cultivées, les habitations se faisaient plus nombreuses et on trouvait de plus en plus de paysans le long de la route ou dans les champs, nettoyant leurs terres à la houe et y répandant du fumier pour favoriser les récoltes à venir. La proximité de la ville offrait aux travailleurs

ruraux une protection indirecte rassurante. En temps de paix, les paysans franchissaient aisément les quelques lieues qui pouvaient les séparer de ces centaines de bouches à nourrir et abreuver et venaient approvisionner les marchés. En cas de guerre, chacun pouvait espérer se mettre à l'abri des murailles et de la garnison d'Avel Koad qui les défendait.

Tout autour de la cité, au-delà des remparts protecteurs et des douves qui les baignaient, s'étaient développés les faubourgs, une nouvelle ville plus hétérogène, plus pauvre, plus grouillante de vie encore. Des maisons de bois, souvent plus proches de fragiles cabanes, et même de simples toiles tendues entre de hauts piquets pour former des tentes de fortune avaient été élevées à la va-vite. Elles abritaient, qui des boutiques, qui des échoppes, qui des habitations, qui encore des musiciens ou des bateleurs. L'ensemble était plutôt précaire, peu organisé, sale, malodorant, trépidant, bruyant, mais vivant. Les voyageurs et paysans y transitaient librement et s'y retrouvaient, achetant, vendant, troquant. D'autres stationnaient là en attendant de pouvoir entrer dans la ville. Chaque entrée était filtrée et les nouveaux arrivants devaient d'abord s'engager sur un pont de pierres et de bois puis se soumettre au contrôle minutieux d'une dizaine de soldats aux allures redoutables, pour franchir la large porte principale. Ils organisaient l'entrée de la foule avec méthode, forçant les candidats à s'aligner, prélevant l'octroi et interdisant l'accès à ceux dont l'aspect ne remplissait pas les critères imposés. La sélection était minutieuse et drastique : nombreux étaient ceux qui étaient refusés et la file d'attente semblait ne jamais diminuer. Malheur à celui qui n'avait pas la chance de convaincre les gardes par son allure ou ses manières. Il était éconduit, parfois refoulé sans ménagement et devait fendre la foule dans l'autre sens avec ceux qui sortaient de leur plein gré. Quelques visiteurs opiniâtres ou désagréables, fort rares heureusement, se voyaient même jetés dans les douves qui entouraient les murailles. Des hommes vêtus de guenilles, postés là exprès, les aidaient à sortir de l'eau au moyen de longues perches et moyennant honnête rétribution. Contre une poignée de fèves, l'un d'eux échangea avec le moine un petit merle, qui, une fois plumé et rôti, leur constitua un repas frugal mais savoureux.

Une chose était certaine : les gardes ne laisseraient jamais entrer un moine au visage masqué accompagné d'une fillette de cinq ans sans opérer de vérifications complémentaires. Certes, les capuches qu'ils portaient permettaient de passer doublement inaperçus en tant que moine et du fait de la rigueur de l'hiver. La plupart des voyageurs avançaient emmitoufflés et couverts des pieds à la tête. Mais le gabarit du géant ne pouvait qu'attirer l'attention et ceux des soldats qui avaient défendu Avel Koad l'année précédente ne manqueraient pas de l'identifier ou, au moins, de s'en méfier. Il semblait par ailleurs qu'il n'existait pas d'autre entrée dans la ville, en dehors de quelques poternes bien gardées et du port. Mais trouver une embarcation était compliqué et pouvait s'avérer

dangereux. Il était probable que cet accès était également sous étroite surveillance. Quant à s'y rendre à la nage, il ne fallait guère y songer. La froideur des eaux rendait mortel tout bain prolongé.

La ville principale était entourée d'une épaisse muraille, haute de plus de vingt pieds. Sur toute sa longueur, cette muraille était surmontée de créneaux et de mâchicoulis, rendant impossible l'entreprise de se hisser au sommet, sauf à utiliser un grappin et par conséquent faire une arrivée bruyante.

Cependant le colosse connaissait un chemin. Un chemin difficile mais envisageable. Un chemin qu'il avait déjà emprunté un an et demi plus tôt et qui, si personne n'avait songé à le reboucher depuis, devait encore être praticable.

Le grand moine fit le tour de la cité et observa les douves entourant les remparts, les créneaux et les tours. Le fossé était assez profond et rempli d'eau noire jusqu'à environ deux pieds de son bord. Même si on avait le courage de se jeter dans cette eau glacée, il était peu probable que l'on puisse en sortir intact. Le soir venu, il scruta de nouveau la muraille pour comprendre le rythme des rondes et des sentinelles. Il réfléchit à la manière dont il franchirait ces deux obstacles et sut qu'il pouvait passer mais jeta un coup d'œil à l'enfant, endormi à ses côtés. Elle n'avait pas la force nécessaire. Il faudrait qu'il l'ait pour deux. Il l'aurait.

Quand la nuit fut sombre et le faubourg endormi, il ôta ses sandales et sa robe de bure, qui risquait de gêner ses mouvements, et s'échauffa un moment. Puis il chargea la fillette sur son dos et l'y attacha avec sa robe. La matière était solide. Le nœud suffisamment serré pour ne pas glisser. Il se rendit alors à l'endroit où les douves lui semblaient les moins larges. A peine quinze pieds, sans doute un peu moins. Seul il n'aurait eu aucune peine à franchir une telle distance d'un bond. L'enfant et son sac étaient des charges avec lesquelles il devait compter. Tout comme les soldats qui patrouillaient en haut. Il avait choisi une heure avancée de la nuit. Une heure où les yeux des gardes sont souvent embués de sommeil. Où leurs oreilles bourdonnent et deviennent presque sourdes. Où leurs corps sont las, pesants et peu prompts à se mouvoir. A intervalles réguliers, un nouveau garde prenait la place du précédent. L'un comme l'autre était fatigué. L'un encore somnolent, accablé par un réveil nocturne. L'autre déjà endormi, épuisé par sa veille dans le froid et la nuit. Au moment où le second tournait le dos pour accueillir le premier, un intrus discret disposait de presque dix secondes pour courir vers le fossé et le traverser. L'heure approchait pour le moine. Tout était prêt. Un petit croissant de lune fendait la nuit comme un sourire, régulièrement voilé par des nuages opaques. Obscurité complice, favorable aux rôdeurs. Le soldat tourna ses épaules voûtées vers la tour, à l'extrémité du chemin de ronde et s'y dirigea d'un pas lent. C'était l'instant. Le temps de trois battements de cœur et le géant s'élança. Il avait besoin de moins de cinquante pieds d'élan. Il en franchit trente, les yeux fixés sur les créneaux, puis les vingt

derniers le regard droit vers l'obstacle, à une vitesse phénoménale, prit son appel à presque un pas de distance du bord, sur un petit monticule qui leur servit de tremplin et s'élança par-dessus l'eau dans un bond formidable. Sa réception fut parfaite. L'espace entre le bord du fossé et la muraille était restreint. Pour éviter de basculer en arrière, il parvint à glisser l'un de ses poignards dans l'interstice existant entre deux grosses pierres. L'autre poignard devait y pénétrer aussi mais dérapa, sans pouvoir lui servir d'appui. Le crissement du métal contre la roche attira un instant l'attention des gardes. Ils se penchèrent un moment dans le vide, sans conviction. La peau collée contre la roche râpeuse de la muraille, le souffle résonnant contre les pierres, le géant rendit à sa respiration un rythme plus calme. Lassées de scruter la pénombre au pied des remparts, les sentinelles reprirent leur ronde. La partie la plus facile de l'expédition était désormais terminée.

Le moine avança un long moment en direction de l'endroit qu'il connaissait. En ce seul point précis, deux des créneaux s'étaient effondrés depuis longtemps : en ce lieu et en ce lieu seulement, le muret protégeant le chemin de ronde n'avait pu être reconstruit en surplomb et il était désormais possible de l'escalader sans grappin. Il avait observé cette faiblesse plusieurs mois plus tôt lors de la bataille d'Avel Koad et allait en profiter ce soir. Le mur était composé de grosses pierres, entre lesquelles les doigts de ses mains et de ses pieds trouvaient les appuis nécessaires. Et quand l'empilement était trop serré, c'est la lame des couteaux qui grattait délicatement le mortier, se glissait dans les interstices et permettait à l'homme et son chargement de s'élever doucement, dans le plus grand silence. Son corps noirci au charbon de bois, débarrassé de tout vêtement gênant, se hissait avec régularité, lesté de ses bagages et de l'enfant. Agrippé aux pierres froides, il tâtonnait, fouillait chaque prise de ses doigts et assurait chacun de ses mouvements, sécurisant une ascension lente et difficile, au rythme de son propre souffle. Son esprit se concentrait sur son objectif pour oublier la tétanie qui gagnait peu à peu ses muscles, les rendait pesants et douloureux.

Quand enfin il parvint presque en haut du mur, il plaça ses poignards de sorte qu'il puisse se tenir debout sur leurs poignées. Solidement installé, il pouvait attendre aussi confortablement que possible que le garde lui tourne le dos pendant sa ronde. Il allait devoir laisser derrière lui ses armes mais pourrait ainsi quitter sa position plus vite et réduire le moment où il redeviendrait visible. Quand se présenta l'instant propice, il escalada les dernières pierres, se glissa à l'endroit où les créneaux étaient écroulés et se hissa sur le chemin de ronde sans un bruit.

Dans le silence de la nuit, il dévala les escaliers intérieurs pour entrer dans la ville d'Avel Koad. Soucieux, le moine s'arrêta un instant à l'abri d'un porche pour réfléchir. Avait-il eu raison de venir ici ? Dans cette grande cité de l'Ouest, encore endormie, presque chaque habitant avait une bonne raison de détester le géant. Et lui venait se jeter dans la gueule du loup, encombré d'une fillette, à la